

L'urbanité entre récits et projets. L'apport de Pierre Sansot

Jean Sirdey

► **To cite this version:**

Jean Sirdey. L'urbanité entre récits et projets. L'apport de Pierre Sansot. Sciences de l'Homme et Société. 2015. dumas-01266860

HAL Id: dumas-01266860

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01266860>

Submitted on 3 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Pierre Mendès France
Institut d'Urbanisme de Grenoble

Master Mention
Sciences du territoire
Spécialité à finalité recherche
Urbanisme et projet urbain
Parcours «Design urbain »

L'URBANITÉ ENTRE RÉCITS ET PROJETS L'APPORT DE PIERRE SANSOT

Jean SIRDEY
Mémoire de Master 2
Stage de recherche de 3 mois

Jennifer BUYCK
Institut d'Urbanisme de Grenoble - UPMF

Isabelle Krzywkowski
Centre de recherche sur l'imaginaire
Université Stendhal – Grenoble 3

15 juin 2015



15 juin 2015	64 pages (hors annexes)	3 figures	60 références
M2 recherche	Sirdey Jean		
<p style="text-align: center;">Université Pierre Mendès France Institut d'Urbanisme de Grenoble Mention Sciences du territoire Spécialité à finalité recherche Urbanisme et projet urbain, parcours Design Urbain</p>			
<p>L'URBANITÉ ENTRE RÉCITS ET PROJETS L'APPORT DE PIERRE SANSOT</p>			
<p style="text-align: center;">Encadrement académique Jennifer Buyck Maître de conférences à l'IUG Directrice du parcours Design Urbain</p>		<p style="text-align: center;">Encadrement de stage Isabelle Krzywkowski Directrice du Centre de recherche sur l'imaginaire Université Stendhal - Grenoble</p>	
Stage de 3 mois		Grenoble, France	
<p>Résumé</p> <p>Au cœur des enjeux contemporains de l'aménagement de l'espace et de l'urbanisme, la fabrique de l'urbanité est une question centrale dans la réflexion autour de la qualité urbaine des villes. L'objet d'étude a trait à la sociologie urbaine de Pierre Sansot, grande figure de la recherche grenobloise, dans la perspective d'approfondir son apport dans la compréhension de l'urbanité. La généralisation de l'urbain esquisse de nouvelles formes de la sensibilité contemporaine qui interrogent nos approches et nos méthodes pour faire la ville. La méthode « sansoiste », l'approche sensible de la ville, la description qu'il nous fait partager par sa mise en récit, ont, selon nous, de nombreuses incidences dans le champ urbanistique, professionnel et universitaire.</p> <p>Mots-clés : Pierre Sansot, urbanité contemporaine, approche sensible, récit, projet</p>			
<p>Summary</p> <p>At the center of contemporary issues of spatial planning and urban development, the project of urbanity is a central issue in the debate around urban quality of cities. The object of study relates to the urban sociology of Pierre Sansot, great figure of the Grenoble research, with a view to deepen its contribution to the understanding of urbanity. The generalization of urban outlines new forms of contemporary sensibility that interrogate our approaches and methods to the city. The "sansoiste" method, sensitive approach to the city, the description he makes us share in his narrative have, in our view, many implications in the urban field, professional and academic.</p> <p>Key-words : Pierre Sansot, contemporary urbanity, sensitive approach, narrative, project</p>			

Remerciements

Je souhaite tout d'abord commencer par remercier la structure qui m'a accueilli lors de mon stage, le Centre de recherche sur l'imaginaire, et notamment sa directrice : Isabelle Krzywkowski.

Je remercie ma directrice de mémoire, le Maître de Conférences, Jennifer Buyck, pour tout son soutien pendant la réalisation de cet exercice et pour son aide précieuse dans la co-construction d'un sujet de thèse à partir de ce présent mémoire.

Je souhaite aussi remercier Yves Chalas et Henri Torgue, qui ont tous deux volontiers accepté de me rencontrer et d'échanger avec moi autour de l'œuvre de Pierre Sansot.

Merci à tous les intervenants présents, et particulièrement Nicolas Tixer, co-directeur du parcours Design Urbain à l'Institut d'Urbanisme de Grenoble, pour la pertinence de leurs conseils prodigués à chaque étape d'avancement.

Je souhaite enfin remercier Madame Françoise Thevoux-Chabuel, compagne de Pierre Sansot, qui m'a accueilli de nombreuses fois dans le cadre de la recherche, et sans qui le mémoire n'aurait tout simplement pas vu le jour.

Préambule

J'ai réalisé mon stage de trois mois au Centre de recherche sur l'Imaginaire, structure de recherche de l'Université Stendhal - Grenoble 3, une Université dans laquelle Pierre Sansot a soutenu sa thèse en 1971, *Poétique de la ville*, et par la suite, est devenu Professeur à Grenoble.

Pendant le stage, ma principale réflexion s'est portée sur la constitution d'une École grenobloise de l'imaginaire. Celle-ci se constituerait, plus que dans une conception partagée des théories de l'imaginaire, par la prédominance de cette thématique dans les objets de recherche à Grenoble, et dans son approche sensible de la ville, à l'image de l'Équipe de Sociologie urbaine et plus tard du CRESSON (Le Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain).

Le laboratoire EMC2 et le LSG (Laboratoire de sociologie de Grenoble) vont fusionner avec le CRI qui fête ses 50 ans en 2016. Littérature et sociologie se retrouvent donc à nouveau intimement liées, à l'image de la « grande époque du CRI » sous la direction de Gilbert Durand qui se composait d'une équipe pluridisciplinaire mêlant philosophie, anthropologie, sociologie... à l'instar de chercheurs tels Henri Leroux, Jean Pierre Sironneau et Pierre Sansot bien sûr.

À la création de UER Urbanisation et Aménagement, en 1969, préfiguration de l'Institut d'Urbanisme de Grenoble, deux courants de chercheurs sont en présence. D'un côté, des chercheurs, très liés à la municipalité, qui voient dans l'Université un appui aux politiques locales et de l'autre côté, un courant de chercheurs en sociologie urbaine, plus critiques par rapport aux projets en cours, dont la constitution de l'ESU (Équipe de Sociologie Urbaine) est le point nodale.

Ce laboratoire, créé en 1972, avec l'aide de deux enseignants-chercheurs de l'Institut d'Urbanisme de Grenoble, Michel Maffesoli et André Bruston, futur responsable du Plan Urbain au Ministère de l'Équipement, investit des objets d'études jusqu'alors inédits dans la recherche institutionnelle. N'enseignant pas à l'Institut d'Urbanisme, Pierre Sansot en devient toutefois le Directeur. Toujours très lié au Centre de Recherche sur l'Imaginaire, fondé en 1966 par Gilbert Durand, où Pierre Sansot est Professeur, l'ESU devient le tremplin pour des chercheurs en sciences sociales de la ville, provenant de disciplines diverses (anthropologie, sociologie et philosophie) et étudiant au CRI, à l'image d'Henri Torgue et d'Yves Chalas.

Des programmes sont initiés sur différents thèmes : la vie quotidienne urbaine, la banalité, l'appropriation par les habitants, la vie habitante, le sentiment d'identité d'une ville. Yves Chalas rappelle, lors de notre entretien, que les institutions ont été sensibles à cette nouvelle approche. La municipalité d'Échirolles, en lien avec le Ministère du Plan Urbain, a commandé, dans les années 1970, une étude sur toute une partie de la ville qu'ils n'avaient pas l'habitude de traiter eux-mêmes par leurs concepts urbanistiques pour comprendre la vie quotidienne à Échirolles. Début des années 1980, l'ESU est dissoute après le départ de Pierre Sansot nommé Professeur à Montpellier, quelques années après la création du CRESSON par Jean-François Augoyard en 1979 qui deviendra ensuite une référence dans l'approche sensible de la vie quotidienne, principalement sous la focale des ambiances.

En parallèle de cette recherche, j'ai pu accéder, dans l'objectif de constituer une bibliographie complète de l'auteur, à de nombreuses archives de Pierre Sansot, chez Françoise Thevoux-Chabuel, lesquelles sont nombreuses à alimenter la réflexion du présent mémoire.

Introduction

« Qu'est ce qui nous assure que nous vivons bien en ville ? » c'est par ces mots, illustrant tacitement l'intérêt de l'auteur dans l'étude de la ville et du bien être qu'elle procure, que Pierre Sansot titrait une de ses publications.

A la fois sur le plan de l'analyse, de la mise en récit, du sens des mots, de sa méthode descriptive, Pierre Sansot renouvelle notre approche de la ville et nous invite à questionner les concepts, les modèles et les schèmes dans lesquels s'inscrit la pensée urbaine. A titre d'exemple, Pierre Sansot, dans une de ses publications¹, préfère user du terme « charme » à l'expression « qualité de vie », « dont on abuse et dont on feint de croire qu'elle pourrait résulter de l'addition de facteurs favorables ou de services ». Ainsi, le mot « charme », issue du langage populaire, permet de couvrir une richesse de sens supplémentaire, difficilement quantifiable, qui ne se prête pas non plus à la conceptualisation mais dont l'art de la description chez Pierre Sansot permet de rendre compte. C'est ainsi qu'il expose, par sa posture de phénoménologue, une forme d'habitabilité et une vision inédite du bien-être : celle que la ville produit sur les hommes.

Il entrevoit l'urbanité comme un « Idéal Régulateur » qui serait « le terrain commun de discussion entre les aménageurs, les architectes, les élus politiques, les populations concernées et les chercheurs en sciences sociales », un peu à l'image de Jacques Lévy, qui la qualifie tout à la fois de « levier, catalyseur et projet » dans son film *Urbanité/s*.

Par son travail sur le marketing urbain, l'imaginaire collectif diffus, l'image de la ville, les aménités sensibles d'une ville - en somme le registre identitaire de la ville - il participe aussi de ce que l'on pourrait qualifier d'une forme d'habitabilité imaginaire ou mémorielle de la ville qui influence directement les pratiques sociales au quotidien.

La recherche du caractère opérationnel que sous-tend le travail sur l'urbanité et Pierre Sansot, s'inscrit dans un nouveau cadre de référence : celui d'une urbanité, bien que se déclinant en modèles et en gradients, se perçoit désormais aussi comme un projet, comme une finalité souhaitable pour un espace urbain. Pierre Sansot n'a presque jamais recherché un caractère opérationnel dans ses recherches pour des raisons d'ordre épistémologique et méthodologique, ce qui ne contrarie pas pour autant l'analyse de son œuvre au regard du champ de l'urbanisme. Un champ contemporain qui

1 Sansot, P. Le charme discret de nos petites villes, article non daté, en annexe

a toujours fait appel à de nombreux outils pour voir et décrire la ville, et accepte qu'il y ait plusieurs façons d'en parler, à l'image de la diversité des outils mobilisés par l'Équipe d'urbaniste-architecte Secchi-viganò dans les projets urbains qu'ils ont menés.

Fruit de trois mois de recherches, qui n'ont permis la mobilisation de toutes les archives, le présent mémoire mobilise toutefois de nombreux articles qu'il a rédigés, pour certains non publiés. En effet, la lecture complète des ouvrages et l'approfondissement de l'ensemble des articles, rapports et conférences n'a pu être envisagé. Elle souligne le caractère introductif du mémoire. Toutefois, ces articles ont le mérite de venir perturber ce qui va de soi quand nous pensons aux essais majeurs de Pierre Sansot.

La forme du mémoire, plus souple que celle de la thèse, permet le recours à des chercheurs contemporains qui ont pu présenter synthétiquement la pensée de l'auteur, complexe car à la croisée de plusieurs disciplines, plus ou moins enseignées dans les formations d'urbanisme (la philosophie, l'anthropologie, la littérature) avec lesquelles il est nécessaire, plus que de s'initier, de s'y familiariser. Ainsi, le parti pris initial, ne pas trahir la pensée de l'auteur par une lecture survolée de l'œuvre, permet néanmoins de questionner son apport dans la compréhension de l'urbanité et ses incidences, plus ou moins directes, mais nombreuses dans le champ urbanistique. Ce parti pris recentre plutôt l'intérêt sur les enjeux soulevés par la méthode, l'approche et la conception de la ville et de l'urbanité chez Pierre Sansot, que l'on entrevoit à la lecture de ces nombreux articles. Il aurait pu être pertinent d'envisager un cas d'application et d'étudier la mise en récit d'un projet urbain dans une métropole par exemple, de son analyse urbaine jusqu'à sa communication de projet.

La place de l'écriture chez Pierre Sansot et sa posture scientifique dans la recherche urbaine permettent d'insister sur l'importance de sa méthode générale et du contexte de la ville dans la compréhension de son œuvre. Dans le même temps, l'urbain et les villes ont rapidement évolué et consacrent une nouvelle forme de contemporanéité que l'on se doit de caractériser pour réinterroger l'approche de Pierre Sansot après l'avoir présenté.

C'est pourquoi, après avoir brièvement analysé en quoi la sociologie de Pierre Sansot contribue à la compréhension de l'urbanité dans sa manifestation la plus sensible, nous pourrions analyser certains enjeux de l'urbanité contemporaine, notamment la forme nouvelle que lui confère la généralisation de la mobilité et de l'espace urbain.

Après un premier travail de définition sur la valeur et l'étendue que recouvre la notion d'urbanité, tant sur le plan spatial que sur le registre identitaire, depuis son sens le plus théorique et conceptuel jusqu'à sa portée opérationnelle en urbanisme, nous serons en mesure de convoquer les enjeux autour de la mise en récit de la ville, sous l'angle du récit sensible de Pierre Sansot mais aussi celui de l'action urbaine, de l'urbanisme et de l'urbanité.

Entrevoir l'urbanité en méthode illustre la polysémie de ce concept, à la fois richesse et limite du terme. Il révèle l'interdépendance entre récit et projet, entre théorie et pratique dans le champ de l'urbanisme, entre analyse urbaine et projet urbain. Deux principales modalités vont être mises en évidence chez Pierre Sansot dans sa restitution de l'urbanité sensible, du « génie social », de ce qui fait d'une ville une ville : la description et le récit, à travers une entrée privilégiée par le quotidien et une attention toute particulière aux détails.

Cette mise en récit sensible, tirée d'une force de description et d'interprétation évidente, interroge directement les méthodes générales de l'urbanisme et les outils pour voir et comprendre la ville notamment dans le cadre d'une action collective réflexive qui place le projet d'urbanité au cœur des enjeux contemporains.

D'autres approches permettent de rendre compte de l'urbanité contemporaine par leur pouvoir descriptif, à la croisée des approches sensibles et scientifiques : la vidéo et le cinéma en sont un exemple. Il sera mis en évidence une opposition, celle entre approche sensible et scientifique, qui ne présente plus d'intérêt pour étudier la ville et l'urbain dans le contexte contemporain. C'est tout un pan des méthodes de l'urbanisme dont il sera question ici. Il a trait à l'évolution des langages, des modalités de représentation, à la complémentarité des approches et au décloisonnement disciplinaire.

Conclure en évoquant un possible tournant sensible de la pensée urbaine permet d'interroger plus globalement la notion de partage du sensible qu'il faut sans cesse réinterroger à la lumière des évolutions contemporaines (Thibaud, 2010). La réflexion autour des conditions de ce partage dans la ville diffuse - la ville durable à faible densité - est une des nombreuses questions que soulève notre propos.

Partie I : Réinterroger les écrits de Pierre Sansot : contextualiser et resituer sa pensée

1.1 L'écriture et le langage : aux sources de la pensée de Pierre Sansot

Il est peu commun, même rare en sciences sociales, que l'écriture prenne une place si grande dans l'œuvre d'un chercheur, et il est préférable même d'invoquer le terme d' « auteur » chez Pierre Sansot, en ce qu'il insiste sur la qualité et l'importance de son style dans la compréhension de l'œuvre et du pouvoir émotionnel qu'elle véhicule.

1.1.1 L' « écriture sociologique »² : fondement de la méthode de Pierre Sansot

Plus communément, l'écriture se veut souvent la plus neutre dans les sciences, dans une tentative, chimérique, sinon désespérée d'approcher l'objectivité, et encore plus dans l'exercice sociologique d'une phénoménologie de la ville et des lieux.

Au delà de son goût prononcé pour l'écriture³, ce moyen de communication lui permet d'appuyer et d'être au centre d'un dispositif méthodologique assez complexe qu'il articule à travers elle. Dans l'entreprise périlleuse de restituer le « génie des lieux », le social dans sa plus grande entièreté, de décrire la poétique des lieux et des hommes, l'écriture joue le rôle de lien, et assemble, combine la pensée de l'auteur.

A travers elle, il se joue habilement des codes dits classiques de la recherche anthropologique et sociologique. Objet, sujet, objectivisme et subjectivisme ne sont plus de mise et laissent place à ce que l'auteur qualifie dans son premier écrit publié, sa thèse *Poétique de la ville*, d'approche objectale. Le sujet n'est plus dissocié de l'objet, à travers l'écriture, le récit autobiographique peut venir alimenter une description, lier le vécu et le perçu, le senti, pour mettre en évidence « le sens et les sens » (Chalas, 2008)⁴. Sa place centrale et sa maîtrise permettent alors de mettre en avant le caractère descriptif omniprésent dans l'œuvre de Pierre Sansot. En élevant, cette méthode au rang d'art ou plutôt cet art au rang de méthode, l'auteur s'éloigne ainsi de la logique scientifique de conceptualisation des objets de recherche.

Considérer l'importance capitale qu'il accorde au langage pour évoquer l'écriture de Pierre Sansot

2 Torgue, H. Préface in Sansot, P. Ce qu'il reste, Rivages poche, 2006

3 Sansot, P. « Le goût de l'écriture, une dérive épistémologique », Communications, n°58, 1994

4 Chalas, Y. préface in. Sansot, P. « Rêveries dans la ville », 2008 (premier ouvrage posthume)

devient nécessaire. Dans ce sens, l'écriture de Pierre Sansot s'entrevient alors comme le redoublement du fait social, un redoublement au plus près de la réalité car basé sur le langage, principalement le langage populaire, celui qui naît du peuple. Il s'inscrit ici pleinement dans la conception philosophique du langage de Maurice Merleau-Ponty. La parole et la pensée sont intimement liées. Les mots ne sont plus les simples signes de la pensée d'un individu mais correspondent plus justement à « la présence de cette pensée dans le monde sensible » (Merleau-Ponty, 1945). Plus qu'une signification conceptuelle, les mots du langage sont dotés d'une signification existentielle qui permet de réaliser ou de redoubler cette pensée dans le monde sensible. Ainsi la pensée ne peut précéder la parole puisque ce sont bien par les mots que nous pensons.

1.1.2 Comment faire science avec le langage populaire ?

Rendre justice à la description socio-poétique des hommes, des lieux, de la ville passe donc par un travail subtil et minutieux dans le choix des mots, des « bon mots » derrière lesquels s'entrouvrent la richesse du fait social qu'il décrit, à la manière de l'imaginaire qui redouble le réel pour internationaliser, l'idéaliser ou plus simplement mieux le comprendre, « l'imaginaire ne constitue pas une simple répétition, l'écart qu'il introduit exhausse l'objet » (Pollien, 2007, p.8). Nous considérons ici que le langage, à peu de choses près, a le même effet sur la description, et la signification du fait social. Qui plus est, il est un puissant activateur de l'imaginaire entrevue dans la conception du langage chez Merleau-Ponty. Pierre Sansot s'inscrit dans cette filiation, « l'homme parle et par cette parole où il fait passer son tempérament, ses origines sociales, sa situation historique, il qualifie la réalité » (Sansot, 1971, p.9)⁵.

Cette conception du langage chez Pierre Sansot n'use pas d'une « description pour elle-même » (Torgue, p.12) mais elle est au service de ce qu'Henri Torgue qualifie judicieusement d' « écriture sociologique » (Torgue, p.14). Une écriture, élevée au rang de méthode, puisque par sa souplesse de forme, l'auteur est libre de faire fi des catégories sociologiques, de rationalisme scientifique pour épouser la complexe diversité des objets de la ville par une entrée privilégiée par l'ordinaire, le banal et le quotidien.

Cette philosophie scientifique du langage s'inscrit en opposition directe, frontale, aux tenants du langage conceptuel scientifique – la conception cartésienne du langage – que Pierre Sansot qualifiera de métalangage. C'est l'inverse qui se produit avec ce type de langage qui ne permet pas

5 Sansot, P. Poétique de la ville, 1971

de comprendre la richesse du fait décrit voire modifie sa signification, « le concept n'épuise pas le réel, aussi vrai soit-il » (Chalas, 2015)⁶ et encore moins la réalité sociale et humaine. L'exemple le plus connu, l'apparition du terme « espace vert » - qui disparaît d'ailleurs de nos jours - chez les professionnels et les techniciens de l'aménagement paysager, englobe et uniformise la diversité des formes que peut prendre l'aménagement du végétal en ville (square, promenade plantée, jardin public, parc...). L'autre exemple est issu du langage du monde des ingénieurs, qui dans une posture teintée d'hygiénisme substituent le mot « rue » et tout l'imaginaire qu'il peut véhiculer (fourmillement incontrôlable de la vie sociale, mais aussi révolte et manifestation du peuple) par celui d'artère ou de voie, réduisant ainsi la rue dans une monofonctionnalité circulatoire, une vision pour ainsi dire, assez sombre, en tout cas partielle et partielle du pouvoir de la rue⁷.

Ainsi les mots issus du langage populaire ne sont pas marqués par une idéologie quelconque, hygiéniste, scientifique ou élitiste. Cependant, il convient d'utiliser légitimement le langage populaire pour décrire la vie sociale dont il est issu sans pour autant se défaire de tout vocabulaire analytique qui permet de caractériser de nouvelles mutations socio-économiques par exemple. Pour Pierre Sansot « il doit bien exister une écriture qui ne relève pas du champ métalangagier et qui ne cède pas aux facilités d'un journalisme rapide » (Sansot, 1986, p9)⁸.

L'évolution toujours plus rapide des modes de vies, l'apparition des nouvelles technologies, la généralisation de la mobilité, en somme la modernisation de la société, par sa temporalité particulière n'a pas permis la même maturation des mots que le langage populaire a progressivement mis en place pour qualifier la vie sociale dans la ville industrielle dense.

Il y a ici un point essentiel que nous souhaitons soulever. L'accélération des mutations propres à la modernisation des sociétés occidentales permet-elle de recourir à un langage dépouillé de technique pour caractériser la modernité? Peut-on penser la modernité par les mots issus du langage populaire ? Et ainsi penser l'urbanité contemporaine, mouvante et complexe, par ce même langage ?

Par son procédé d'écriture, le travail de Pierre Sansot consiste à réunir style littéraire à même de dépeindre la poétique des formes de la vie sociale et analyse sociologique à même d'élever cette approche « sansoiste » au rang scientifique. Cette posture scientifique comporte inévitablement des limites, d'ordre pratique et épistémologique. Sa pensée, reflet de son écriture, n'est pas conceptualisable par nature, et le risque de vider le réel de sa substance est grand lorsqu'on

6 Entretien réalisé en mars 2015 avec Yves Chalas, retranscription en annexe.

7 A ce propos, voir l'article : Sansot, P. Paquot, T. Damon, J. « Rue », *Informations sociale*, n°60, 1997

8 Sansot, P. Les formes sensibles de la vie sociale, PUF, 1986

l'analyse. Yves Le Pogam le souligne déjà en 1995 dans sa publication sur l'anthroposociologie poétique de Pierre Sansot. Il interroge le pouvoir de restitution de la pensée d'un auteur à travers la lecture de ses œuvres (Le Pogam, 1995) et qui plus est, quand le style d'écriture de l'auteur, à la croisée du littéraire et du sociologue, est un élément de méthode fondamental. L'interdépendance entre le fond et la forme, qui se confondent et se complètent, est une dimension essentielle dans la méthode de l'auteur. D'autant que le fond et la forme sont liés, « l'auteur et l'œuvre coïncident » (Tacussel, 2009, p1)⁹ et Patrick Tacussel qualifie le style de Pierre Sansot proche du « roman réaliste » (ibid.).

A travers ses considérations d'ordre stylistique et méthodologique, c'est toute la mise en récit de la poétique de la ville qu'il rend possible.

1.2 L'écriture, l'agrafe entre phénoménologie et poésie

Resituer la pensée d'un auteur pluridisciplinaire nous invite dans un premier temps, à s'intéresser à l'approche philosophique qu'il emploie pour parcourir une ville et parler d'elle. C'est un préalable nécessaire sans lequel nous ne serions pas en mesure de comprendre ni la déclinaison de son appareillage méthodologique ni, plus simplement, le cadre de référence par lequel Pierre Sansot regarde, ressent et interprète le monde. C'est aussi la première discipline par laquelle il entrevoit la ville dans ses études de sciences sociales.

1.2.1 Le courant phénoménologique en philosophie

Bien qu'il soit rapporté que Pierre Sansot n'ait pas véritablement de maître à penser (Chalas, 2015), nous souhaitons mettre en évidence les travaux préexistants à l'œuvre de l'auteur que nous retrouvons sous une forme plus ou moins appropriée par la suite. Les philosophes Edmund Husserl, fondateur de la phénoménologie, et Maurice Merleau-Ponty qui reprendra l'œuvre de son aîné, s'inscrivent tout deux dans ce courant de la philosophie qui développe une approche qui prête la plus grande attention « aux modalités de l'apparaître » (Chalas, 2008, p13).

D'après le Dictionnaire du Larousse, cette philosophie soulève de nombreux enjeux autour de cette science des phénomènes. Dans un premier temps, les philosophes s'interrogent et se demandent si un telle approche permet d'appréhender la réalité ou simplement ses « manifestations phénoménales » ou bien si il n'y a rien de plus dans la réalité que ce qui nous apparaît (Larousse en ligne). Dans ce

⁹ Tacussel, P. « Le détective du sensible : Pierre Sansot », *Sociétés*, n°100, 2009

même sens, elle s'intéresse donc aux relations qu'entretiennent le sujet et l'objet, à leur interaction et à leur manifestation par les phénomènes. Elle intègre donc des enjeux qui concernent de près l'ontologie (la détermination de l'être), elle permet de dépasser l'opposition binaire entre réalisme et idéalisme (ibid.).

Alors que la phénoménologie a été abordée par Kant et Hegel, c'est Husserl qui lui donnera son sens moderne, en l'élevant au rang d'une philosophie à part entière et non plus un simple « moment » comme ce fut le cas chez Hegel. La phénoménologie d'Husserl a trait « à l'analyse descriptive des vécus en général » (ibid.) et oscille sans cesse entre intentionnalité de la conscience et les modalités de l'apparaître. Ainsi, la description se concentre attentivement sur ces deux pôles : « la visée et le mode d'apparition » (ibid.). Le sujet et l'objet deviennent inséparables, l'intentionnalité de la conscience redéfinissant toujours l'objet, rend possible l'étude de la constitution du monde et l'intersubjectivité. Ces quelques remarques permettent de comprendre la posture « objectale » de Pierre Sansot dans *Poétique de la ville*.

En ce qui concerne Merleau-Ponty, c'est toute la dimension sensible de sa phénoménologie qui nous intéresse pour saisir les liens de parenté avec Pierre Sansot. Il place l'acte de percevoir au centre de ses réflexions puisque par cet acte, c'est toute la corporalité du sujet qui rentre en jeu. Le sujet, perçoit le monde par son propre corps. Merleau-Ponty place ainsi ce savoir corporel au dessus du savoir intellectuel pour comprendre la nature du monde (ibid.). Nous pouvons faire un parallèle avec la recherche urbaine et ses méthodes d'investigations, notamment celles plaçant l'arpentage, l'expérience sensible et corporelle du territoire et du monde, au cœur de leur démarche. C'est dans ses quelques lignes que réside tout le soubassement philosophique qui légitime, selon nous, ces approches sensibles de la ville.

1.2.2 La phénoménologie sensible de Pierre Sansot

La phénoménologie de Pierre Sansot, dans la même filiation que celle de Merleau-Ponty, se développe autour du sensible, elle permet le passage progressif vers la poétique (Pollien, A, 2007). Ce chemin à parcourir, entre une phénoménologie de la ville et la poétique qui en résulte, se dévoile par un travail de sociologie phénoménologique qui fait appel à la description minutieuse des lieux et des hommes, de leur corporalité, des atmosphères qui s'en dégagent, non pas pour tomber dans une énumération descriptive mais bien dans ce qu'Yves Chalas a pu qualifier de « pointillisme » dans *Réveries dans la ville*. En effet, Pierre Sansot, à travers les phénomènes sensibles qu'il décrit,

dégage habilement sa sensorialité et son sens, bien résumé par Alexandre Pollien qui décrit le mouvement phénoménologique de Pierre Sansot d'une « ouverture-limitation » (Pollien, 2007, p.9)¹⁰, c'est-à-dire une description poussée sur laquelle se base une analyse anthroposociologique dégageant dans un second temps l'essence du phénomène.

Cette observation sensible est portée par une attention majeure à l'imaginaire, qui permet de lier le vécu et le perçu puisque le sujet peut faire appel à ses souvenirs et ses impressions pour qualifier l'objet qu'il décrit. La distance devient donc progressivement minimale entre le sujet et l'objet. Ce dernier se pare d'un surplus de sens, celui né de l'imaginaire du sujet et qui redouble l'objet. D'après Yves Le Pogam, c'est cette force de l'imaginaire chez Pierre Sansot qui « confère à ses recherches un nouveau statut : celui d'un « réalisme poétique », c'est-à-dire la possible conciliation entre la science et la poésie. » (Le Pogam, 1995, p.1). Au regard de cet enjeu considérable, nous pouvons entrevoir toute la difficulté de cette entreprise qui fait fi du chiisme entre science et poésie, entre science et littérature et remet en question les méthodes privilégiées en sciences sociales, notamment en sciences sociales de la ville dans lesquels l'affectivité des hommes et de la ville mérite attention. Thierry Paquot revient dans son ouvrage¹¹, sur l'apport de l'expérience philosophique dans l'appréhension de la condition urbaine qui donne sa place « à priori à toutes les tendances » (Paquot, 2011, p.23) pour déployer une « philosophie appliquée » (ibid.).

Aux côtés d'un empirisme logique, d'un pragmatisme, il existe une approche phénoménologique de la ville qui permet à Pierre Sansot de s'attaquer « au flou des situations sociales, à ce qui échappe au grilles du rationalisme parfait dans l'expérience sensible des territoires [...] pour appréhender ce qui se dérobe aux catégorisations » (Mons, 2005)¹². Elle permet de mettre en évidence une relation de « conaturalité » entre les hommes et la ville puisque « le monde retentit dans les êtres » (Pollien, p9). En effet, si le réel s'actualise et se réalise à travers l'imaginaire des hommes, c'est bien le monde qui le façonne dans un premier temps. Ainsi, se met en place un double mouvement qui permet au « perçu » de réactiver le vécu par la mise en forme des souvenirs - et non le contraire - et donner ainsi du sens au monde qu'il perçoit. La réalité, intimement liée à l'imaginaire des hommes, devient alors multiple. C'est là encore tout la conception de Merleau-Ponty sur l'imaginaire et la projection de souvenirs que nous avons brièvement résumée avant de se concentrer sur celle de Pierre Sansot.

1.2.3 Percevoir et parcourir une ville : l'imaginaire en fil conducteur

10 Pollien, A. « Pierre Sansot, sociologie itinérante d'un être sensible », *A Contrario*, vol.5, 2007

11 Paquot, T. Un philosophe en ville, *Infolio*, 2011

12 Mons, A. Hommage, *Hermès*, n°43, 2005

L'attention portée par Pierre Sansot au sensible passe par un travail fin porté à l'imaginaire. En effet, dans le parcours d'une ville et sa perception, l'imagination joue un rôle prépondérant pour anticiper le monde sur le plan sensible, comprendre ses signes. Mais selon Pierre Sansot, il existe des lieux plus propices que d'autres à la mobilisation de cet imaginaire, des lieux dotés d'une forte historicité :

« Dans certains quartiers plus anciens nous claudiquons sur un sol inégal. Quelque chose m'est proposé, dont je ne suis pas l'auteur et dont je ne connaîtrai jamais l'origine et ceci au niveau le plus humble : la largeur de ce trottoir, le coude de cette impasse, tout ce lacs de rues, dont je ne peux, en pensée, me faire l'architecte, qu'il ne m'appartient pas de concevoir, mais d'imaginer. »

Pierre Sansot, débat après une conférence, non daté.

Nous y reviendrons plus tard, mais l'imagination et la marche du promeneur semblent intimement liées chez l'auteur, puisque après ces considérations, il estime que « seule l'imagination rend possible l'enchaînement de séquences que constitue la marche » (ibid.).

Le rôle de l'imaginaire est central chez Pierre Sansot, c'est par lui que l'homme peut s'approprier poétiquement le monde. Cette appropriation imaginaire des villes n'est pas homogène, « certes tous les lieux urbains et toutes les villes ne se prêtent pas à ce façonnement mais alors les hommes paraissent en souffrir, comme si on leur refusait une activité fondamentale » (ibid.).

L'imaginaire paraît jouer une fonction de médiation, ni dans l'idéalisme, ni dans le réalisme, il « prend place à mi-distance du néant et de l'être » (Pollien, 2007, p.8). Il introduit, par le redoublement de la perception un « écart qui exhausse l'objet » (ibid.), lui donne du sens. Et c'est la capacité de l'homme à être affecté par ce qui l'entoure, par l'entremise de son imaginaire, qui crée la relation poétique.

C'est toute l'ambition de sa première publication, sa thèse *Poétique de la ville*, écrite dans un contexte urbanistique et universitaire qui ne plaçait pas ce type d'approche de la ville au centre de ses préoccupations.

1.3 Le contexte à l'œuvre de Pierre Sansot

Il paraît nécessaire de faire la distinction entre la ville décrite par Pierre Sansot dans sa thèse préfigurant et influençant l'ensemble de son œuvre, *Poétique de la ville*, et celle qui existe et se métamorphose très rapidement sous l'effet de l'urbanisation de l'après-guerre jusque dans les années 1970.

1.3.1 La ville dans l'œuvre : la Poétique de la ville

Pierre Sansot, par son approche sensible du quotidien de la ville, mêle intimement l'imaginaire pour développer sa socioanthropologie poétique sous l'angle de la phénoménologie. Un imaginaire qui associe perception et souvenirs pour former sa rêverie sensible. Dans *Poétique de la ville*, c'est le Paris de son enfance, le Paris de l'entre-deux-guerres qui se trouve remythifié et idéalisé. La mise en récit de la rêverie sensible, bien qu'intimement liée au quotidien, se base sur les perceptions de l'environnement urbain mais ne s'insère donc pas forcément dans le moment présent, dans l'instantanéité de la quotidienneté. Il existe une progressive « maturation » de cette perception qui permet de mettre en évidence le double registre de la rêverie sensible décrite par Yves Chalas, pour qui Pierre Sansot « d'une part, spiritualise ou mythologise les perceptions de l'environnement immédiat, apparent, matériel, sensoriel ; d'autre part, et selon une trajectoire inverse, elle matérialise, rend palpable, donne corps ou chair à l'idéal, au métaphysique, au spirituel. » (Chalas préface, 2008, p.14).

Cette rêverie, « fil conducteur de l'œuvre de Pierre Sansot » (Ibid.) s'inscrit d'une certaine manière dans la filiation phénoménologique de Maurice Merleau-Ponty par l'attention qu'il porte aux mécanismes de projection de souvenirs que nous avons déjà présentés. Par sa temporalité particulière, entre perception, projection de souvenirs et description, il permet cette « matérialisation de l'idéal » qui fait notamment appel à de grandes figures de la ville : à l'image du clochard, de la prostituée ou de l'homme traquée. Une nouvelle filiation peut-être évoquée ici, cette fois littéraire et se rapproche, d'après Pierre Sansot lui-même, des figures auxquelles Honoré de Balzac fait appel pour décrire le Paris du 19^{ème} siècle dans ses romans.

D'ailleurs, le Paris de l'Entre-deux-guerres décrit par Pierre Sansot ne semble pas plus éloigné de l'urbanité industrielle du 19^{ème} siècle que celle de l'après-guerre qui se transforme au regard des profondes mutations socio-économiques et de l'accélération de l'urbanisation. La mobilisation des grandes figures de la ville industrielle renforce le décalage entre l'époque du Paris dépeint dans la

thèse et celle du Paris au moment de l'écriture. C'est tout « une géographie sentimentale » (Mons, 2005) du Paris dense et industrielle du centre-ville et de ses faubourgs à laquelle nous invite Pierre Sansot.

1.3.2 De l'approche de la ville et de sa description

A la fois force et limite de la démarche, c'est cette césure temporelle qui permet à Pierre Sansot de révéler toute la force de l'imaginaire, partie intégrante du réel mais qui opère un indéniable décalage entre la poétique, l'urbanité sensible d'une ville et son contexte sociospatial. Ainsi, c'est plutôt la puissance de la rêverie sensible de l'imaginaire urbain dans la perception et la pratique d'une ville qu'il tient lieu de retenir ici plutôt que le caractère purement descriptif des lieux qui relève d'une approche plus historique.

Pour autant, la ville industrielle dense européenne n'a pas disparu concomitamment aux effets de métropolisation (tertiarisation de l'économie, amélioration générale des conditions de vie, nouvelles technologies, internationalisation des échanges, extension urbaine). En effet, alors que l'économique, le social, le technologique ont évolué très rapidement, ont révolutionné les modes de vie, l'évolution de l'environnement spatial évolue au rythme moyen d'un pour cent par an (Ascher, 2010)¹³. La poétique de Pierre Sansot se spatialisant principalement dans les lieux de centre-ville et de faubourg qui, bien qu'ayant connu de nombreuses mutations de fonctions et d'usages, notamment touristiques, sont, sous l'effet d'une progressive patrimonialisation de la ville historique européenne, dans l'ensemble bien conservés. Nous y reviendrons plus tard en se demandant si cette vision poétique, bien que datée, peut encore éclairer certains enjeux contemporains de l'urbanité dans ces espaces. Nous rappellerons d'ailleurs que Pierre Sansot n'a pas toujours inscrit la description de la ville sans cette unique période bien qu'elle l'ait profondément influencé pour développer initialement sa pensée autour de certains lieux communs (les bistrotts ou les jardins publics par exemple). Une partie de la population, l'ancienne génération, a connu ces mêmes lieux, qui ont marqué, chacun à leur manière, les imaginaires de nombreux hommes. De même, le cinéma, se développant progressivement au début du 20^{ème} siècle, est aussi le témoin privilégié de l'histoire sensible de cette ville et un puissant activateur de l'imaginaire.

1.4 La ville à l'œuvre chez Pierre Sansot

¹³ Ascher, F. Les nouveaux principes de l'urbanisme, Éditions de l'Aube, 2010

Quant à la ville des années 1970, elle est principalement marquée par deux doctrines dans la pensée urbaine qui s'appliquent à la ville, et désormais l'urbain, notion popularisée par Henri Lefebvre, l'une plus théorique et l'autre plus opérationnelle : la sociologie urbaine marxiste et le fonctionnalisme.

1.4.1 Le fonctionnalisme ou l'apogée de l'urbanisme rationnel

Le fonctionnalisme s'oriente vers une forme de rationalisation de l'organisation de la ville et la généralisation de la sociologie urbaine marxiste, entrée privilégiée, à cette période, pour analyser la ville et illustrer l'aliénation des hommes dans la ville industrielle et moderne, nouveau théâtre de la lutte économique et des rapports de classes. La doctrine fonctionnaliste en architecture et en urbanisme s'inscrit dans un courant moderniste qui se cristallise autour de la figure de Le Corbusier qui, pour Françoise Choay, en a donné « un visage réducteur et mécaniste » d'analyse des besoins humains (Merlin et Choay, 2010, p392)¹⁴ mais qui restera néanmoins la vision la plus véhiculée. Elle définit les fonctions de l'activité humaine (travailler, habiter, circuler, se récréer) qui doivent « chacune recevoir « un traitement rationnel spécifique » (Ibid.). Ce courant a profondément marqué l'organisation des villes, par le zonage qui généralise la séparation des fonctions et la concentration des grands ensembles d'habitat collectif, et ne peut se comprendre sans l'inscription dans un contexte de forte croissance (immigration massive, reconstructions d'après-guerre, forte extension de l'urbanisation). Progressivement remise en cause pour ses effets de séparation voire de ségrégation inhérent au zonage des fonctions, mais aussi sur le plan universitaire, dans sa tentative de rationaliser l'organisation spatiale, ce courant a profondément marqué la pensée urbaine de la même manière que la sociologie urbaine marxiste sur le plan social.

1.4.2 La domination de la sociologie urbaine marxiste à l'Université

A la fin des années 1960, la sociologie urbaine marxiste ou néomarxiste se développe et marque son opposition aux autres approches, technocratique, fonctionnaliste et planificatrice (Merlin, Choay, 2010, p836). Pendant près d'une décennie, ce courant, distinct dans ses orientations, s'imposera par « la masse de ces travaux » (ibid.). Yves Chalas, lors de notre entretien, rappelle son emprise dans le milieu de l'Université et qu'« à l'époque de la sociologie urbaine marxiste, il y avait des interdits idéologiques qui pesaient sur certains types de recherches et sur certains auteurs [...] Max Weber

¹⁴ Merlin, P. Choay, F. Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement, PUF, 2010

notamment ».

Le sociologue Manuel Castells, par exemple, s'intéresse au rôle de l'État dans la résorption de la crise économique qui passe par l'aménagement de l'espace urbain. Il s'intéresse ainsi aux liens que l'État entretient avec le capital par l'entremise d'une planification qui accompagne, soutient, ou brouille la spatialisation de l'économie capitaliste (Merlin, Choay, 2010). Après le mouvement étudiant et intellectuel de mai 1968, de nouveaux objets de recherches sont apparus concernant désormais « l'objet local » (Merlin, Choay, 2010, p838), qui met en avant l'étude des échelles plus fines, celle du quartier par exemple.

1.4.3 Le quotidien, nouvel objet de recherche : Henri Lefebvre, Pierre Sansot...

La figure de proue de ce courant sociologique, Henri Lefebvre, auteur du *Droit à la ville* qui conteste l'évolution de la ville moderne guidée par les logiques de rentabilité et de profit, oriente aussi une partie de ses travaux sur le quotidien mais par une entrée qui diffère, presque antagoniste à celle de Pierre Sansot. En effet, il entrevoit le quotidien par le spectre de l'urbain généralisé (caractérisant par là le développement de la péri- et de la rurbanisation) en pratiquant la *rythmanalyse* (étude des rythmes du quotidien, de leur organisation et de leur planification) et développe, par là, une critique de l'aliénation qu'imposent les forces productives dans l'espace aux salariés et aux ouvriers. De cet objet de recherche qu'est le quotidien, il publiera trois tomes qui s'étaleront sur plus de 35 ans entre le premier, publié en 1947 et le dernier en 1981.

L'œuvre de Pierre Sansot, en ce qu'elle diffère par son travail sur l'imaginaire plutôt que sur l'idéologie, illustre une condition de l'homme qui n'est pas déterminée « par le poids des fatalités sociales » (Pollien, 2007, p.9) et met en évidence des hommes qui conservent une certaine liberté dans leur pratiques quotidiennes, notamment par leur pouvoir d' « habitant-poète ».

Cependant, d'aucuns pourraient penser que ce type d'approche avalise les inégalités sociales, notamment par une description poétique de leur quotidien qui enjolive les conditions de vie des milieux populaires.¹⁵

15 Genestier, P. « Misérabilisme ou populisme ? Une aporie des sciences sociales », Revue du Mauss, n°4, vol.2, 1994

Cette attention à l'objet local était pourtant jusqu'alors « associée à de l'essayisme littéraire » (Pollien, 2007, p.1), mais le développement progressif de la microsociologie sous les travaux de R. Hoggard, E. Goffman, H. Garfinkel et du côté français, Michel de Certeau et Pierre Sansot renouvellent la discipline sociologique qui s'intéressait principalement à l'échelle macro des phénomènes sociaux.

Ainsi la recherche urbaine sur l'ordinaire, l'appropriation habitante, les pratiques habitantes, la vie quotidienne, les relations de voisinage et la vie de quartier s'est progressivement généralisée dans les années 1980. Dans le même temps, l'urbain et les villes ont rapidement évolué et consacrent une nouvelle forme de contemporanéité que l'on se doit de caractériser pour réinterroger l'approche de Pierre Sansot que nous venons de présenter dans cette première partie.

II. L'urbanité, valeur et étendue de la notion ou comment réinterroger les écrits de Pierre Sansot ?

Après avoir brièvement présenté en quoi Pierre Sansot contribue à la compréhension de l'urbanité dans sa manifestation la plus sensible, nous pouvons maintenant réinterroger certains enjeux de l'urbanité contemporaine, notamment la forme nouvelle que lui confère la généralisation de la mobilité et de l'espace urbain.

Après un premier travail de définition sur la valeur et l'étendue que recouvre la notion d'urbanité, tant sur le plan spatial que sur le registre identitaire, depuis son sens le plus théorique et conceptuel jusqu'à sa portée opérationnelle en urbanisme, nous serons en mesure de convoquer les enjeux autour de la mise en récit de la ville, sous l'angle du récit sensible de Pierre Sansot mais aussi sous celui de l'urbanisme et de l'urbanité par l'action urbaine.

2.1 Généralisation de l'urbain, recomposition de l'urbanité

L'urbanité, concept propre à la condition de l'homme en ville ou en milieu urbain, a été progressivement investie par plusieurs disciplines. Historiquement construite en opposition à la ruralité, elle évoquait, dès l'époque romaine où le terme est né, une forme de politesse caractéristique du milieu urbain, se distinguant par définition de la rusticité supposée du monde paysan. Au XX^{ème} siècle, le double mouvement d'extension (péri- et rurbanisation) et d'uniformisation progressive des modes de vie a acté, pour beaucoup de chercheurs, la fin de ces deux seules réalités que sont l'urbain et le rural. La généralisation de l'urbain a ainsi bouleversé une grille de lecture historique qui ne permettait plus de comprendre l'organisation de l'espace contemporain en France. Qu'en est-il de l'urbanité ? Ce mode spécifique d'être à la ville s'est-il pour autant, à la manière de l'urbain, généralisé sur le territoire ? Le sociologue Jean Viard avance, par exemple, le terme d'*extra-urbains*¹⁶ pour comprendre les ressorts de ce double processus d'extension/uniformisation et désigner cette forme inédite et contemporaine d'exode urbain.

2.1.1 Ruralité et urbanité : quel contemporainité ?

Il apparaît alors que les notions de ruralité et d'urbanité doivent être réinterrogées à la lumière de ces processus profonds de recompositions socioterritoriales qui brouillent l'urbain et le rural.

¹⁶ Viard, J. Nouveau Portrait de la France, La société des modes de vies, 2011, L'aube.

Ces notions, de prime abord antagonistes, recouvrent une forme de complémentarité inhérente « à l'imbrication de l'urbain et du rural (ou inversement) » (Loyer, Hervier, 2003, p.5)¹⁷ de la *città diffusa*, la ville diffuse, caractérisée par Bernardo Secchi et remettent en question les modèles hérités de la distinction entre la ville historique, délimitée, repérable et sa campagne environnante, toute autant perceptible, puisque existante en négatif de la ville. Cette remarque souligne l'importance périmétrale de la ville qui installait alors une dichotomie claire dans l'espace. Elle permettait de distinguer deux grands types d'aménagement, la ville et le village, supports et moteurs d'une altérité et d'un rapport au monde spécifique à ces deux formes d'organisation sociétale.

A l'heure de la métropolisation, c'est la limite, la frontière historique des villes qui ne fait plus sens, et la ville, par la diversité des flux qui la traverse, sort de ses murs. L'attention aux formes d'échanges et de complémentarité entre les différentes manières d'être au monde et la compréhension de l'imbrication par laquelle ruralité et urbanité sont intimement liées devient un enjeu majeur pour les sociologues, les historiens et les géographes entre autres (Loyer, Hervier, 2003). Dans le même sens, Pierre Donadieu, spécialiste du paysage, nous invite à prendre le contrepied de ces anciennes catégories pour pouvoir « saisir l'insaisissable »¹⁸.

Il propose alors l'expression de « campagnes urbaines », pour décrire l'interpénétration toujours plus importante des campagnes (plus à même de faire sens dans le langage populaire que le terme rural), dans les aires métropolitaines et invoque le style de l'oxymore pour dépasser une opposition historique et sémantique que les processus contemporains d'organisation spatiale remettent en question. Pour appuyer son propos, il s'appuie notamment sur la figure nouvelle que l'agriculture peut prendre en milieu urbain (Donadieu, 2003).¹⁹

2.1.2 La société des modes de vie : périurbanité, rurbanité, extraurbanité ?

De son côté, Jean Viard revient sur la récente « société des modes de vie » qui bouleverse et consacre une nouvelle organisation urbaine à la France. Pour le sociologue, l'allongement formidable de l'espérance de vie en moins d'un siècle, la diminution progressive du temps de travail et, conjointement, l'augmentation des temps de loisirs, d'études et de vacances « sont devenus des grands transformateurs sociaux et territoriaux » (Viard, 2011, p.7) qui laissent place à la réalisation de ses projets personnels et de son mode de vie.

¹⁷ Loyer François, Hervier Dominique, « Présentation », Histoire urbaine 2/2003 (n° 8) , p. 5-8

¹⁸ « Saisir l'insaisissable », titre du hors série n°47 de la Revue Urbanisme, hiver 2013.

¹⁹ Donadieu, P. « La construction actuelle des villes-campagnes. De l'utopie aux réalités », Histoire urbaine 2003/2 (n° 8), p. 157-170.

Cette nouvelle économie des modes de vie donne plus de poids à l'aménagement de l'espace du temps de non travail, « le temps spatialisé » (Viard, 2011, p.8) que représente le logement « à côté » de la ville, le tourisme et les loisirs. Il a formalisé le concept d'*extra-urbain* pour qualifier ces populations qui font le choix d'habiter dans cet à côté de la ville et qui sont porteuses d'une « urbanité en nuage, mobile, saisonnière, en basculement vers le sud, différente selon l'âge, sensible au climat et au mode de vie » (Viard, 2011, p.9).

C'est toute l'importance de la mobilité, extra- et intra-urbaine, de la spécialisation générationnelle, des modes de vie et de leur localisation qui, à des degrés variés, façonnent un rapport au monde contemporain inédit, une nouvelle urbanité qui se réinvente non pas en opposition à la ruralité mais en complémentarité, mutualisant et partageant des aménités de la ville et de la campagne. Jean Viard résume tout le paradoxe de cette nouvelle figure :

« L'urbanité comme système de sociabilité, et comme valeur, a triomphé, mais près de la moitié des Français ont un jardin ; 22% seulement rêvent que l'on continue à construire des logements collectifs, 76% sont contre. Nous avons plus d'animaux domestiques que d'enfants. La nature est à la mode. La très grande majorité des citadins quittent régulièrement la ville pour la campagne, la mer ou la neige. 60% d'entre eux partent en vacances chaque année. »

(Viard, 2011, p.10)

Pierre Sansot avait déjà mis en évidence la réinvention de l'urbanité que traduit un de ses travaux sur le phénomène des résidences secondaires et la « sur-urbanité » qui s'y développent « que nos villes n'ont pas accomplies »²⁰, préfiguration de la ville-nuage de Jean Viard. Nous pouvons aussi rapprocher notre réflexion d'un propos de Pierre Sansot qui permet de comprendre, sur le plan plutôt philosophique du mode de vie, la consécration d'une extra-urbanité. Elle prend forme par le rapprochement progressif entre une « conscience atmosphérique »²¹, celle des lieux, de la ville, du mode de vie urbain, très liée à l'image de soi, l'image de la ville mais surtout « à l'image de vivre en ville » (ibid.) et une conscience, plus développée chez les « non urbains », celle qu'il considère « plus vaste, d'ordre cosmique » (ibid.). Cette conscience, qu'il évoque pour qualifier les non urbains d'il y a trente ans, nous pouvons désormais l'appliquer aux urbains contemporains, tant les réflexions d'écologie politique et philosophique sont nombreuses, et pensons, qu'après avoir connu un recul au siècle dernier, elle se diffuse, de manière plus ou moins consciente chez les urbains,

²⁰ Sansot, Pierre. L'espace et son double, 1977, Éditions du Champ Urbain.

²¹ Sansot, Pierre. « L'Urbanité : un projet normatif, une notion anthropologique, un « index » poétique, publication et date inconnues, en annexe.

dans une vision plus ou moins partielle, partielle et propre à chaque individu. Comprenons par là, en mettant de côté tous les effets néfastes de l'étalement urbain, une plus grande envie de proximité et d'intimité avec les cycles naturels, les saisons, l'alimentation, l'image de vivre au contact de la nature. Ainsi, l'extraurbanité représente une forme hybride de ces deux niveaux de conscience qui font émerger « une socialité d'un type nouveau dans l'immense plaine suburbaine » (ibid.). Il n'existe plus pour ces individus l'image de vivre en ville ou l'image de vivre dans la nature, mais l'image d'un *à côté*, un à côté de la nature et un à côté de la ville. Une double proximité rendue possible par la généralisation de l'utilisation automobile qui redistribue les rapports de co-présence dans la ville diffuse. Elle met en avant l'évolution du rapport à l'altérité dans un espace virtuel en pleine expansion et dans un espace urbain qui différencie et s'organise en « gradients d'urbanité » (Lévy, Lussault, 2008, Lévy, 2013)²² que nous nous devons de caractériser.

2.2 L'urbanité accompagne-t-elle l'urbanisation ?

Convoquons les géographes pour analyser cette récente organisation de l'espace. Michel Lussault et Jacques Lévy rappellent tous deux l'importance du couple « densité/diversité » pour caractériser les objets d'une organisation spatiale et définir par là un « potentiel » d'urbanité.

2.2.1 L'urbanité : une organisation en gradient géographique

Ce potentiel, en fonction des variations de ce couple, est différencié en fonction de sa localisation dans l'urbain. L'urbanité s'organise alors en gradients, partant de l'espace le plus central (qui mêle diversité, densité, hétérogénéité des objets) jusqu'à l'espace le plus périphérique où l'altérité, la sérendipité et les liens faibles dans l'espace public sont théoriquement moins nombreux. Ainsi l'urbain s'est généralisé dans le même temps que l'urbanité s'est progressivement différenciée sur le plan spatial, tout en s'homogénéisant sur le plan social (uniformisation des modes de vie, modernisation des équipements, nouvelles technologies de communication...). Loin d'adopter une vision purement binaire, cette différenciation spatiale peut aussi avoir de nombreuses conséquences sur le plan social. Les systèmes de mobilité variant selon le gradient d'urbanité sont là pour en témoigner : le triptyque piéton-vélo-tramway pour l'espace urbain central, et la primauté de l'automobile pour les espaces périphériques. La mobilité influence alors de manière prépondérante l'urbanité et le rapport à l'altérité (Lévy, 2004.)²³.

²² Lévy, J. Lussault, L. Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, Éditions Belin, 2008.

Lévy, J. Réinventer la France, Fayard, 2013.

²³ Lévy, J. « Modèle de mobilité, modèle d'urbanité », in chap 14, Le sens du mouvement, Éditions Belin 2004

Dans cette même perspective, l'urbanité peut être abordée sur le plan sociologique, à l'image du rôle premier des villes, celui de la maximisation des liens sociaux, de l'« interaction sociale » (Merlin et Choay). La disposition des objets dans la société, leur variété (la densité et la diversité des objets humains et urbains) déterminent alors un potentiel d'interaction sociale. Pierre Sansot revient sur ce pouvoir fascinant des villes en posant une question centrale : « En raison de quelle vertu énigmatique, la proximité spatiale et ses effets de densification auraient-ils le pouvoir de créer un homme différent ? ».

2.2.2 La consécration de la « ville-nuage » : enjeux pour la co-présence contemporaine

La ville-nuage, témoin d'une urbanité qui s'étend à tout le territoire, à toute l'« aire de vie quotidienne » (Viard, 2011, p.84), ne gomme pas pour autant les différences majeures entre gradient d'urbanité mis en évidence par les géographes, notamment sur le plan de l'homogénéisation sociale ou fonctionnelle (primauté de la fonction d'habitat dans le gradient suburbain par exemple).

Jean Viard considère que le primat récent de l'individu sur le collectif et le développement de nouvelles technologies, la fin du monopole de la ville sur l'urbanité, entendue ici « comme type de liens entre les hommes » (Viard, 2011, p.72) et démonter « la capacité nouvelle de l'urbanité à se développer et à se perpétuer hors de la densité urbaine » (Viard, 2011, p.73). Enjeu majeur que celui de la ville durable à basse densité pour François Ascher (Ascher, 2010, p.202) et de sa forme d'urbanité qui peut naître dans l'aménagement de la ville étalée.

2.2 .3 L'urbanité contemporaine : hybridation de deux grands modèles antinomiques ?

Certains auteurs s'interrogent sur ces problématiques et se demandent comment l'urbanité, historiquement fruit de la densité et de la diversité des objets que composent les villes, épouse ces nouveaux territoires moins denses, plus hétérogènes et interrogent les situations de co-présences contemporaines^{24,25} le rapport à l'altérité, la sociabilité du modèle de société, le caractère privé ou public de la fréquentation, des usages et de la production des espaces publics.

La ville contemporaine ne se conçoit plus comme un stock mais comme un flux déterminé par « la

24 Deneff, J. La fabrique des parcs intra-urbains contemporains, nouvelles formes de médiations urbanistiques et esthétique de l'ouverture, thèse en art de bâtir et urbanisme, Université catholique de Louvain, 2011.

25 Mayté Banzo. L'espace ouvert pour une nouvelle urbanité. HDR Géographie. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2009

densité de cette rencontre aléatoire et sa diversité » (Viard, 2011, p.75). La vision de Pierre Sansot qu'évoque sa réflexion sur le pouvoir des villes à créer un homme différent par ses effets de proximité et de densification prend un nouveau sens par la gestion de la distance qu'induit l'augmentation de la mobilité (Lévy, 2004). Celle-ci substitue d'une certaine manière la co-présence physique par un effacement de la proximité spatiale au profit d'une gestion temporelle de la distance, liée à la vitesse du système de mobilité utilisé et à la facilité de se mouvoir dans l'espace. En somme, alors que l'urbanité est, à l'origine, propre aux espaces denses et à leurs effets de rencontre, la mobilité vient réorganiser ce rapport historique à la ville, qui se cristallisait jusque là autour de la figure du piéton, du marcheur, une figure chère à Pierre Sansot, ainsi qu'à de nombreux chercheurs, philosophes et urbanistes. En outre, la ville piétonne, celle du gradient le plus central, devient à son tour une forme spécifique d'urbanité. Sans se livrer à une vision nostalgique de l'urbanité de la ville européenne qui se cristallisait autour du centre-ville et de ses faubourgs, il est important de comprendre la qualité urbaine de ces espaces centraux que les villes ont, pour la plupart dans leur code génético-historique. Il apparaît, à la suite des travaux de géographes, qu'il existe finalement deux grands modèles d'urbanité pour les villes, le modèle d'Amsterdam²⁶ dans lequel « métriques pédestres », « densité de l'habitat et des activités », « l'hétérogénéité logement/travail », « l'hétérogénéité sociale », « les polarités », « l'auto-identification de la société urbaine » sont en tous points supérieurs que dans le modèle de Johannesburg. Cette typologie non exhaustive ici, insiste sur la notion d'urbanité en tant « qu'objet social spécifique » (Lévy, 1997, p.37). Une urbanité qui ne va pas de soi.

²⁶ Lévy, J « Penser la ville : un impératif sous toutes les latitudes », Cahiers d'Etudes sur la Méditerranée Orientale et le monde Turco-Iranien, 24 | 1997.

DEUX GRANDS MODÈLES D'URBANITÉ EN CONFLIT

	« Amsterdam »	« Johannesburg »
Densité	+	—
Compacité	+	—
Interaccessibilité des lieux urbains	+	—
Présence d'espaces publics	+	—
Importance des métriques pédestres	+	—
Co-présence habitat/emploi	+	—
Diversité des activités	+	—
Mixité sociologique	+	—
Fortes polarités intra-urbaines	+	—
Productivité marchande par habitant	+	—
Respect de l'environnement naturel	+	—

Lévy Jacques, « Le développement urbain durable entre consensus et controverse », *L'Information géographique*, vol. 74), p. 39-50, 2010

Le couple densité/diversité, fruit d'une sédimentation historique de la ville, forme-t-il les conditions spécifiques, le terreau fertile d'une relation poétique des hommes et des lieux ? Est-ce là la fonction centrale qui prime, caractéristique de cet espace ? De nombreux auteurs ont pu mettre en évidence l'évolution concomitante des villes, des agglomérations, des individus et des groupes qui la composent. Nous pouvons entrevoir cette relation par la notion centrale d'altérité en ville et les situations de co-présence révélées par de nombreux chercheurs.

2.3 L'urbanité sous l'angle de l'altérité : destin commun et rapport à l'autre

Il sera question de revenir sur l'évolution des liens dans l'espace public que consacre le développement contemporain des villes puis de se demander à quel point les notions d'altérité et de densité sont liées entre elles. Revenir enfin sur l'hypothèse esthétique de la ville permet de se demander si la qualité et la beauté urbaine « joue sur notre manière d'être au monde » (Paquot, 2011, p.14).

2.3.1 Les liens faibles dans la ville contemporaine

De nombreux chercheurs, principalement des sociologues sont revenus sur les nouveaux liens que consacrait la ville industrielle dès le 19^{ème} siècle. Georges Simmel, sociologue allemand, s'intéresse

aux liens sociaux et aux nouveaux modes de vie des grandes villes sous l'angle de la « socialisation ». Erving Goffman, sociologue interactionniste américain, replace lui la notion d'interaction au centre de ses recherches sur la vie quotidienne en ville et fait un parallèle éclairant entre la fonction théâtrale de la ville et le rôle de « comédiens » de ses citoyens.

La fonction d'anonymat liée aux grandes villes devient aussi centrale dans les réflexions sociologiques, tout comme celle de la prétendue superficialité des liens sociaux qui s'y créent. La question des rapports entre vie publique et vie privée vont être abordés par le sociologue Richard Sennett. En marge de l'idéologie marxiste, Isaac Joseph reviendra dans les années 1970 « sur la diversité des publics et la fragile constitution, au fil des rencontres et interactions, d'un public urbain »²⁷. Il reprendra la figure de « l'étranger » développée chez Georges Simmel pour mettre en évidence la diversité culturelle et son pouvoir d'interaction. Cette diversité, pour Richard Sennett, est « l'essence même de l'urbanité » puisque « les êtres peuvent agir ensemble sans avoir l'impression d'être tous identiques » (Sennett, 1979 cité par le Grand Lyon).

Dans un contexte contemporain, la généralisation de l'usage automobile et la virtualisation de certaines pratiques sociales diversifient profondément notre rapport à la coprésence et à l'altérité tout en multipliant nos contacts, « chaque individu entre en relation avec un nombre croissant d'autres individus, chaque jour et tout au long de sa vie » (Ascher, 2010, p.45).

L'individualisation et la différenciation sociale des sociétés contemporaines, deux composantes du processus de modernisation selon François Ascher, déjà mises en évidence dès le 19^{ème} siècle, modifient le tissu social et spécialisent les liens sociaux. La nouvelle échelle que consacre la grande ville, modifie la « coïncidence des différentes sphères sociales » (Ascher, 2010, p.45). Les individus deviennent « multi-appartenant » (ibid.).

François Ascher revient sur la constitution de ce tissu social contemporain et sur la force des liens faibles, trop souvent teintées d'individualisme : « le tissu social constitué par les liens sociaux contemporains change ainsi de texture. Il est de plus en plus fait d'une multitude de « fils », très fins, de toutes natures, qui ne lui donne pas moins de solidité, mais beaucoup plus de finesse et d'élasticité » et fait apparaître une structure sociale en « réseaux » de type « réticulaire » (Ascher, 2010, p.46).

27 Parasie Sylvain, Israël Liora, « In memoriam », *Terrains & travaux* 2/2004 (n° 7) , p. 3-7

Et malgré la virtualisation toujours plus grande de certaines pratiques sociales, notamment liées au rencontres et aux échanges, François Ascher insiste en ce qu'elle rendent paradoxalement les lieux plus que jamais nécessaire : « le développement des télécommunications banalise et finit par dévaloriser tout ce qui est audiovisuel – qui se médiatise et se stocke aisément – et valorise économiquement et symboliquement ce qui ne se télécommunique (pas encore?), le « direct », les sensations tactiles, olfactives, gustatives, les événements, les fêtes... » (Ascher, 2010 p.76).

2.3.2 L'altérité et la proximité catalysent le sensible ?

Comment la proximité spatiale peut influencer les relations sociales?²⁸ et sur le plan sensible ? La densité et la diversité des objets de la ville historique, leur « complexité spatiale » (Ibid.)²⁹ illustrent la coexistence plus ou moins aisée des différentes logiques historiques d'aménagement qui prennent forme dans le temps et l'espace de la ville, de l'agglomération et de la métropole. Il existe ainsi une typologie mouvante, disparate, presque inépuisable de la ville dans l'espace et dans le temps, tant sa fabrique a évolué, que ce soit les villes moyennes, la ville nouvelle, les métropoles, et toutes distinctement établies dans des contextes historiques et sociogéographiques très variés. Ainsi, certaines villes paraissent plus à même, pour différentes raisons (aménités sensibles et rapport à l'histoire, leur densité d'objets), de favoriser des situations de co-présence par un processus de différenciation des pratiques sociales et donc, des formes sensibles de la vie sociale, propre à la richesse de la vie urbaine, à la proximité spatiale qu'elle induit, « à la prolifération de tous ces lieux »³⁰ que l'histoire a façonné.

L'entrée de Pierre Sansot pour percevoir la ville, à même de caractériser la complexité poétique si nous nous permettons de faire écho à la complexité spatiale de la ville chez Jacques Lévy , nous livre, sur le plan sensible, le résultat de cette rencontre aléatoire, de ces frottements dans l'espace public et des formes sensibles qu'ils peuvent prendre.

Or, si le versant théorique de l'urbanité (nombre, densité et diversité des objets) nous paraît essentiel pour entrevoir la ville sous l'angle de ses potentialités, l'approche de Pierre Sansot restitue la notion d'urbanité dans sa subtilité poétique par le biais d'une description qui n'est pas le résultat d'une simple configuration d'objets, de leur nombre, de leur qualité et de leur agencement, mais qui fait

28 Bourdin (A.), Germain (A.), Lefevre (M.-P.) La proximité, construction politique et expérience sociale, L'Harmattan, septembre 2005

29 Lévy, J. in Calenge, C. Lussault, M. et Pagand, B Figures de l'urbain, des villes, des banlieues et de leurs représentations, Maison des Science de la Ville, 1997

30 Sansot, P. Magnificence de la terre, puissance et prestige des lieux, Architecture Méditerranéenne , n°28, 1985

appel aux prolongements oniriques qu'ils sont susceptibles de provoquer chez l'homme, aux imaginaires qu'ils façonnent. Nous comprenons dès lors l'intérêt d'être attentif à l'écriture chez Pierre Sansot, entre « phénoménologie poétique et poétique littéraire » qui se « contaminent pour rendre compte du bougé, du flou, de l'altérité qui s'élaborent dans notre relation vivante à la ville » (Mons, 2003).

Il met ainsi en évidence que les villes moyennes peuvent être « sursaturé de sens » (Sansot)³¹, que leur urbanité ne s'envisage absolument pas en fonction du négatif des grandes villes et métropoles et démontre qu'il est possible de les percevoir « dans leur positivité et leur autonomie » (ibid.). Ainsi, pour Pierre Sansot, « il n'y a pas une rue, une place d'une petite ville de province qui n'ait une histoire, qui ne soit porteur de récits de vie. » (ibid.). Cette approche qualitative réinterroge l'approche plus quantitative et géographique de l'urbanité. Dans ce même sens, il ne part pas non plus de l'espace, du grand, de l'indéterminé pour y repérer des lieux, mais part « des lieux pour aller vers l'espace, sans quoi il serait proche du néant » (Sansot,1985). Par ce biais, c'est tout l'enjeu de l'ancrage des lieux et de leur qualité urbaine dans l'espace que Pierre Sansot met en évidence dans l'objectif de révéler le pouvoir sensible de ces lieux forts.

Toutes ces observations convergent pour souligner que la ville n'est pas le simple décor et théâtre de la vie urbaine, mais bien un moteur de l'urbanité qui se cristallise dans des « lieux communs » (Sansot,1991)³².

2.3.3 Le sensible et l'hypothèse esthétique

Il s'interroge aussi sur le cycle de vie de certains lieux et de leur possible disparition (Sansot, P. 1985). Ce n'est pas pour autant qu'il raconte la ville dans sa négativité, sa violence parce que « récriminer la ville c'est de bon ton » (Sansot).³³ Il met en avant la dimension esthétique de la ville en tant que « manière de jouir de la ville », du « spectacle des lieux » (ibid.) qui est favorable à la création de cette « conscience atmosphérique entre les lieux et les promeneurs ou travailleurs » (ibid.). L'entreprise de Pierre Sansot, par sa posture de phénoménologue, à la manière d'un flâneur mais pourvu d'un regard aiguisé, consiste alors « à qualifier de tels plaisirs dans la subtilité de leurs diversités et de leurs nuances ». Ce qui nécessite le recours « aux catégories sensorielles ou esthétiques » (ibid.), en somme l'approche sensible de la ville de Pierre Sansot. Nous sommes en

31 Sansot, P. Le charme discret de nos petites villes, décennie 1980, en annexe

32 Sansot, P. Poétique et quotidien, 1991.

33 Sansot, P. Plaisirs de la ville et sécurité urbaine, ESU, non daté.

mesure de faire un parallèle avec une dernière acception de l'urbanité présentée ici, que l'on se risquera à qualifier d'approche esthétique, qui met en avant le critère de qualité urbaine, le décor urbain devenant « le seul éducateur de cette politesse [...] la courtoisie des belles places, l'aménité des routes, le bon ton des monuments, et la vie dans l'agglomération doit faire naître ce respect d'autrui » (Giraudoux, 2006)³⁴. Jean-Paul Thibaud revient d'ailleurs sur le renouveau portée à ces questions d'ordre esthétique qui « ne sont plus considérées comme secondaires ou accessoires, elles sont en train de devenir une des clés de la pensée urbaine » (Thibaud, 2010, p.1).

Ainsi, existe-il des décors urbains dans lesquels l'urbanité pourrait plus ou moins bien se déployer sans pour autant tomber dans le spatialisme et ses dérivés? Existe-t-il des décors plus propices que d'autres à la naissance d'une relation « poétique » entre les hommes et les lieux, dont Pierre Sansot rend compte tout au long de son œuvre?

2.3.4 Les figures contemporaines de l'urbanité

Une telle posture, est-elle toujours de mise dans des espaces urbains où les lieux communs sont moins nombreux, plus récents, plus privatifs, mais se recomposent dans des figures inédites de l'urbanité propre à la ville contemporaine ? (Chalas, Dubois Taine, 1998 ; Chalas, 2002)^{35,36}. Nous présenterons ici, sous forme d'un tableau simplifié, les grandes figures de l'urbanité qui peuvent « se décliner en sept figures majeures » (Chalas, 2002, p.7.). Ces figures montrent que la ville n'est plus « un lieu d'exception du point de vue de sa substance même (la *civitas*), c'est-à-dire des modes de vie qui s'y développent, des rapports au monde qui s'y cultivent et des liens que les hommes entretiennent entre eux » (ibid.) .

34 Giraudoux in. Pumain, D. Paquot, T. Kleinschmager ,R. Dictionnaire La ville et l'urbain, Paris : Economica-Anthropos, 2006.

35 Dubois Taine, G. Chalas, Y. La ville émergente, Broché, 1998.

36 Chalas, Y. Villes contemporaines, Éditions Cercle d'art, 2002.

LES SEPT FIGURES DE LA NOUVELLE URBANITÉ

Ville moderne industrielle	Ville contemporaine
Fixité	Mobilité
Centre unique	Polycentrisme
Harmonie classique	Au choix
Minéral	Nature
Plein	Vide
Rythme	Temps continu
Contour net	Territoire

(d'après Yves Chalas dans *Villes Contemporaines*, 2002)

Loin d'adopter une vision duale, à l'image de la distinction entre urbain et rural par exemple, Yves Chalas, conscient des « persistances et des réinventions de l'urbanité dans le temps »³⁷, convient que ces figures peuvent co-exister et s'hybrider pour former des configurations inédites, dessinant toute la complexité de ces nouveaux territoires et des récits sensibles, des récits de vies qui peuvent en émerger.

Nous pouvons toutefois relativiser notre propos puisque pour Pierre Sansot, la ville ne s'offre jamais dans sa globalité, même si « par sa définition même, la ville exige de son utilisateur qu'il privilégie un traitement global, une appropriation aussi exhaustive que possible de ses opportunités » (Lévy, 1997, p.40) pour profiter des aménités qu'elle offre. Pierre Sansot reste très attentif à ce jeu multiscalair puisque « l'homme avant d'habiter la ville, habite un horizon plus limité » (Sansot)³⁸. Dans cette perspective, il convient alors de lier la condition de l'homme avec sa localisation et la qualité de son habitat « à partir duquel la ville se révèle à eux, avec les moments et les saisons » (ibid.) et nous rajouterons aussi, selon leur « capital spatial » (Lévy, 2013)³⁹ - l'espace étant l'objet de concurrence entre les hommes - qui révèle la capacité de chaque individu à se mouvoir dans l'espace contemporain : « la maîtrise des métriques » (ibid.).

³⁷ Grand Lyon, - Urbanité : une manière de faire société mise à l'épreuve par la fragmentation urbaine – Centre de ressources prospectives du Grand Lyon

³⁸ Sansot, P. Plaisirs de la ville et sécurité urbaine, ESU, non daté.

³⁹ Lévy, J. Réinventer la France, Fayard, 2013.

Le rapport urbanité/mobilité, qui n'installe plus la figure du piéton au centre de la vie sociale dans certains gradients d'urbanité, se répercute sur la condition urbaine, mais aussi, c'est une hypothèse, sur le pouvoir poétique des lieux. Dans ce même sens, le champ de l'urbanisme contemporain s'est emparé, depuis longtemps, de la figure du piéton et de sa capacité à « faire ville à travers la marche et sa présence dans la rue » (Thibaud, 2006)⁴⁰ et nous rapproche d'une urbanité perçue en tant que notion véritablement anthropologique. Nous résumerons ici les enjeux autour de la figure contemporaine du piéton et de son enracinement anthropologique malgré les grandes mutations de la ville, par une citation d'Olivier Mongin que Jean-Paul Thibaud a lui-même reprise. Elle est profondément juste pour comprendre l'intérêt toujours actuel de l'approche « sansoiste » de la ville : « On ne se débarrasse pas, même au nom de la révolution globale en cours, du réel, du corps et du désir d'habiter dans un lieu, du corps à corps avec le monde ! » (Mongin, 2005 in Thibaud, 2006).

2.4 L'urbanité : un « Idéal Régulateur »⁴¹

La figure du piéton dans la ville, le rapport à l'altérité contemporaine dans l'urbain, l'individualisation et la mise en mobilité de la société mettent aussi en avant, une notion centrale, « l'urbanité comme dimension de l'identité » (Lévy, 1997, p.36). Dans cette partie, se pencher sur les enjeux identitaires inhérents à l'urbanité, l'image de la ville et sa singularité, les imaginaires collectifs et individuels, permet de s'intéresser aussi « au registre identitaire de l'action urbaine » (Lussault, 1997, p.522),⁴² toujours dans l'idée de présenter la déclinaison de l'identité, constituante de l'urbanité, dans le champ urbanistique.

2.4.1 L'urbanité : entre identité urbaine et singularité locale

Pour aborder les questions identitaires de la ville, nous distinguons l'urbain de la ville, des villes. Dans cette acception, l'urbain a trait à une certaine forme d'universalisme à laquelle correspond la vie urbaine, le type de relations en ce qu'elles ont de plus commun chez les hommes. Cette vie urbaine se rapproche, par là, d'une urbanité que l'on pourrait qualifier de générale ou commune et qui reprend plus ou moins des formes de civilité, bien que variables, que l'homme se fait de l'idée de vivre en ville. Pourtant, il habite aussi dans des villes qui, elles, « appartiennent à des typologies

⁴⁰ Thibaud, J-P. « La fabrique de la rue en marche : essai sur l'altération des ambiances urbaines », Métropolis, n°66-67, 2006.

⁴¹ Expression de Pierre Sansot dans « L'urbanité : un projet normatif, une notion anthropologique, un index poétique, non daté.

⁴² Lussault, M. « Des récits et des lieux : le registre identitaire dans l'action urbaine », Annales de la géographie, vol. 106, p522-530, 1997

tellement distinctes dans le temps et dans l'espace» (Sansot)⁴³. Dans cette même idée, Pierre Sansot se demande, à juste titre, quelles seraient les « frontières sociologiques, économiques et culturelles qui séparerait à coup sûr les urbains des non urbains » (ibid.). A propos de ce registre identitaire de la ville, du fait de vivre en ville, il pense que la constitution d'une identité « reposerait moins sur l'identité des villes entre elles que sur l'opposition ponctuelle et très changeante de la ville et de la campagne et du périurbain ou de l'urbain et du territoire alloué aux résidences secondaires » (ibid.). Cette acception qui nous paraît valide mais ne prend pas en compte la récente concurrence intermétropolitaine pour attirer touristes, entreprises et ménages, et cadres qui désormais « font leur marché sur les territoires » (Davezies, 2012, p.97) n'insiste pas vraiment sur ce facteur qui tend à la distinction identitaire des grandes villes françaises. Jean Viard rappelait d'ailleurs que l'urbanité contemporaine était « en basculement vers le sud » (Viard, 2011, p.9). Cette urbanité contemporaine bascule également vers certaines métropoles dynamiques comme Bordeaux, Grenoble, Toulouse, Montpellier, ou Nantes.

Pierre Sansot, pour distinguer la ville de la non-ville, avance des critères d'ordre quantitatif pour étayer un développement très différent des approches classiques. Il considère que « le quantitatif quand il a atteint un certain degré se mue en une différence qualitative » (Sansot)²⁵ qu'il prend soin de ne pas définir, contrairement aux seuils INSEE de 2000 habitants par exemple. C'est là que réside tout le pouvoir social et poétique du milieu urbain et que nous comprenons la trajectoire théorique des effets de la densification, *a priori*, quantitative, *a posteriori*, qualitative. Cependant, cette différence qualitative peut selon le seuil de densité être perçue positivement ou négativement, si celle-ci est trop importante au regard de la diversité des objets par exemple. Certains chercheurs ont travaillé sur cette notion centrale de densité et de seuil. Olivier Piron évoque l'expression de « densité pivot » pour déterminer une densité théorique idéale pour le milieu métropolitain qui oscillerait autour de 4000 habitants par kilomètre carré⁴⁴.

Cette forme d'urbanité, qui résulte de la concentration et de la densité des objets de la société, constitue donc « une production spécifique générant des biens sociaux propres » (Lévy, 1997, p.39). Le passage, la trajectoire du quantitatif vers le qualitatif permettrait la constitution d'une « figure de la synthèse »⁴⁵, qui met en avant « à la fois le vraisemblable et le peu discernable » (ibid.) de la ville et de l'objet social qu'elle met au monde, support et moteur de l'altérité :

43 Sansot, P. « L'urbanité : un projet normatif, une notion anthropologique, un « index poétique », non daté, en annexe.

44 Piron, O. (2008). « Vers une nouvelle unité de mesure urbaine : le confort spatial des ménages »

45 Sansot, P. « L'urbanité : un projet normatif, une notion anthropologique, un « index poétique », non daté.

« les rencontres, les attitudes et les dissimilarités multiples, l'épaisseur des foules, l'accélération ou la désacralisation du temps qui suscite l'effervescence, l'émulation, le goût du nouveau, que l'appétit ou le dégoût d'être ensemble modifie la sensibilité, incite à la création ou à l'anomie. [...] mais tout ceci ne suffit pas à masquer les différences de ville à ville »

Sansot, P.

« L'urbanité : un projet normatif, une notion anthropologique, un « index poétique », non daté.

Ces différences, évoquées par Pierre Sansot, sont constitutives de la singularisation des villes et donc, de leur identité. Un sentiment d'identité très lié à l'image de la ville⁴⁶ qu'il analyse par la lecture de l'espace sensible, en tant qu'il est « porteur de significations sociales mais affecté d'une mémoire, d'un symbolique propre » (Sansot, 1984) toujours dans cette perspective de partir des lieux pour aller vers l'espace de la ville, l'aire de lieux qu'elle représente. Dans un projet de recherche, Pierre Sansot s'attelle à choisir un terrain d'étude : celui du centre-ville et de la nouvelle gare de Grenoble. Il s'interroge sur des enjeux que nous avons déjà évoqués précédemment et qui ont trait aux persistances de l'urbanité dans le temps. Ainsi, à propos des rues piétonnes, l'auteur se demande s'il y a « un passé qui est différent d'un centre à l'autre et qui même recouvert pas les nouveaux aménagements subsistent ? Un contexte spatial qui infléchit leur signification ? » (ibid.). Concernant la nouvelle gare de Grenoble qu'il qualifie de moderne, il se demande si, pour les Grenoblois, elle représente l'antithèse de l'ancienne ville, de la ville historique ou si elle préfigure des « points de modernité de cette même ville de Grenoble comme la Patinoire, la Mairie, l'immense campus, Grand'Place et ses artifices... » (ibid.). Cette deuxième acception autorise à penser les grands changements de la ville au cours des siècles sans qu'elles soient soumises pour autant « à des bouleversements radicaux » qui leur feraient « perdre leur pouvoir » (ibid.).

A propos de l'identité, Pierre Sansot mobilise, dès 1984, la notion de « mode de vie » pour s'interroger sur « l'identité de l'individu, son insertion parmi les autres, et une certaine organisation de l'environnement » (ibid.). Une première hypothèse place la ville perçue comme une « totalité », très présente « dans les discours et les pratiques » dont on peut difficilement faire l'expérience sensible mais qui aiderait « l'homme à vivre sa condition » (ibid.). Elle serait « sa seconde enveloppe » qui le protégerait de l'extérieur, mais dont il pourrait redouter l'intérieur. Cette image porterait aussi « la marque distinctive à mon identité » que véhicule le fait de dire que l'on est de telle ou telle ville. Elle pourrait être aussi perçue en tant que « figure » que l'on reconnaît à chaque

46 Sansot, P. Image de la ville et sentiment d'identité, ESU, 1984

coin de rues etc. Ces nombreuses hypothèses, sur lesquelles il conviendrait de revenir plus longuement, sont basées sur la ville et son image, perçues comme un tout, font écho au « registre identitaire de l'action urbaine » (Lussault, 1997, p.522).

2.4.2 Image de la ville, sentiment d'identité, marketing : l'identité des villes en action

Après avoir présenté brièvement quelques enjeux autour de l'identité des villes, nous sommes en mesure de nous intéresser au registre identitaire en urbanisme que peut endosser tout à tour le projet et le marketing urbain. Redonner du sens aux signes de la ville par le registre identitaire permet « de soutenir idéologiquement et de valider socialement les opérations entreprises » (Lussault, 1997, p.523) intégrant « une fonction cathartique », qui par sa nature non prescriptible offre « un fond de valeurs de références à la praxis » (ibid.).

La généralisation de l'urbain, par son extension hors des limites claires de la ville, et par les nouvelles échelles qu'elle introduit, ont favorisé « une marginalisation sensible des référents spatiaux et architecturaux classiques de l'urbanité » (Lussault, 1997, p.524). L'émergence de nouvelles formes urbaines autour de deux grandes figures archétypales que sont le pavillon et le grand ensemble n'ont pas réussi à porter de « véritables valeurs collectives positives durables » (ibid.) et pose donc la question majeure de l'identité des villes contemporaines et « des fondements mythologiques de celle-ci ». Il n'y a pas eu de « récit d'urbanisme » au sens où Bernardo Secchi le concevait, ayant trait à « la production de mythes [...] centrée sur la fabrique d'images et d'imaginaires » (Matthey, 2013).⁴⁷

Toujours selon Michel Lussault, c'est bien le registre identitaire qui sous-tend la distinction entre les villes par sa logique séparative par nature et le classement qu'il induit. Dans une vision réductrice, l'identité est souvent très liée, dans le champ de l'urbanisme, à celui du marketing territorial à travers « la médiatisation d'une image de marque » (Lussault, 1997, p.524). Une médiatisation qui, par l'influence des publicitaires, tend, selon l'auteur, à homogénéiser l'image des villes sous l'angle d'un formalisme de la communication : « artificialisation de l'image de marque, uniformisation des modes de présentation, neutralité des particularités citadines... » (ibid.).

⁴⁷ Matthey, L.(dir) Faire des histoires : Du récit d'urbanisme à l'urbanisme fictionnel, Fondation Braillard Architectes, 2013

En effet, d'après un article sur les métropoles et leurs imaginaires⁴⁸, l'auteur évoque, à propos de la création des identités métropolitaines, une anecdote autour du cahier des charges d'une commande qui illustre le glissement progressif du politique vers le commercial des métropoles dans un contexte concurrentiel assumé :

« Conséquence de l'importation des préceptes du marketing dans l'espace du politique, les programmes d'identité visuelle répondent à des cahiers des charges où une logique de branding se déploie quasi systématiquement : on insiste sur la convivialité du signe, sur sa modernité, son dynamisme, et sa capacité à donner un visage « attractif » à la ville. Massivement vide, le discours de commande pourrait être tenu par n'importe quel responsable public ou privé, et témoigne manifestement de l'absence d'autorité, c'est-à-dire d'auteur. Pour exemple, un responsable de communication d'une métropole ambitieuse du nord de la France rédigeait il y a un an un cahier des charges relatif à la création d'un « logo devant dégager élan et sympathie, et résulter d'une approche décalée plutôt marketing afin de susciter de la sympathie et de l'adhésion »

Thierry Sébastien, 2010

Loin de se résumer à une simple image de marque, le registre identitaire est beaucoup plus englobant et relève selon Michel Lussault de trois fonctions intimement liées les unes aux autres.

Les trois fonctions du registre identitaire de l'action urbaine

Fonctions	Incidences
Mythologique et historique	Récits des origines, légende dorée
Personnification	Incarnation de la ville en une personne - l'imagibilité, le territoire : corps de la ville, l'âme : le fond culturel
Téléologique	Passé, présent, avenir de la ville en un Tout, cohérent d'une finalité, le destin de la ville

D'après Michel Lussault, 1997.

⁴⁸ Thierry, S. « Après la ville : regard sur l'imaginaire de la métropole », Quaderni [En ligne], 74 | Hiver 2010-2011

Cette dernière fonction illustre l'intérêt de prêter attention aux trois dimensions du temps rapproche aussi de celle de Pierre Sansot lorsqu'il évoque les opérations de marketing urbain qui ne « réussissent que si elles réactivent un imaginaire collectif qui les précédait » (Sansot, 1990)⁴⁹ et pour qui, la visée première est, avant d'attirer des touristes et des entreprises, de « susciter un sentiment d'identité devenu fragile pour toute sorte de raison » (ibid.). Il distingue par là l'image qui née d'une pratique de la ville et l'image produite par le marketing.

Toutes ces considérations permettent de se demander, si « la ville est un produit comme les autres », interrogation à laquelle il répond qu'elle est tout à la fois « une individualité émouvante, incomparable et un objet-marchandise » (Sansot)⁵⁰. Se connecter au temps long des villes et s'interroger sur leur destin et leur pouvoir de continuité nous questionnent « énigmatiquement sur notre propre être [...] et dans leur profondeur, elles échappent au monde des objets. »(ibid.).

2.4.3 L'identité en mouvement : la « co-naturalité » de l'homme et de la ville

La téléologie, réfutée scientifiquement par de nombreux philosophes, illustre « cette tendance propre à la nature humaine de percevoir en permanence des finalités » (De Wit, 1993, p.273)⁵¹. Mais c'est la fonction téléologique du registre identitaire qui nous intéresse ici. Elle caractérise paradoxalement le pouvoir fascinant des villes, celui de la continuité pour Pierre Sansot : « elles ont pour elles la continuité, ce fond de vie perpétuelle sans lequel notre existence s'interromprait. Elles accordent nos journées, nos saisons entre elles et ce n'est pas peu de chose. Elles nous permettent de nous y reconnaître dans un monde qui change et dans lequel nous nous modifions » (Sansot dans les Gens de peu, cité par, Pollien, A, 2007, p.5). Par ce biais, nous comprenons autrement le principe de « conaturalité » entre ville et l'homme de Pierre Sansot. Dans une telle configuration, le destin de la ville et de l'homme sont liés par les significations qu'ils se renvoient mutuellement, des signes qui sont dotés d'une « cohérente finalité » (Lussault, 1997), entre persistances et réinventions, entre récit et projet. Nous voulons aussi souligner que la ville est le fruit de transformations, de ruptures, de bifurcations profondes dans l'histoire des techniques, des sciences, des transports, de l'économie, de la politique et de la culture mais que leur co-construction urbaine et humaine, dans le temps long, investi sensiblement, poétiquement les relations entre l'homme et la ville. C'est là tout l'intérêt de comprendre les enjeux autour de cette relation dans un contexte de modernisation accélérée des sociétés urbaines dans l'histoire.

49 Sansot, P. Autour du Marketing urbain, centre d'étude sociologique, Grenoble, 1990

50 Sansot, P. Une ville : un produit de marketing urbain ou l'œuvre de rêveries communes ?, non daté, en annexe.

51 De Wit, H. Histoire du développement de la biologie, vol 1, 1993

Ainsi, le travail identitaire sur les villes se différencie selon l'importance accordée à la dimension temporelle, historique et prospective, dans la fabrique de la ville. D'après l'article de Michel Lussault, nous pouvons résumer simplement les problématiques « téléologiques » que connaissent les villes contemporaines. Un présent qui oscille entre historicité et potentiel prospectif pour l'action urbaine.

TYPOLOGIE DES VILLES ET FONCTION TÉLÉOLOGIQUE

	Petite ville	Grande ville	Ville nouvelle	Périphérie urbaine
Historicité	Forte	Forte	Faible	Faible
Potentiel prospectif	Faible	Fort	Très fort	Fort

D'après Michel Lussault, 1997

Pierre Sansot a déjà caractérisé des différences qui peuvent exister entre ces différentes villes sur ce plan. Dans sa publication « Villes nouvelles, villes galaxiques »⁵², il présente les villes nouvelles comme un modèle inédit car « délesté du poids du passé ». Il n'existe pas, dans « cet acte révolutionnaire » que représente la création d'une ville nouvelle, de mémoire diffuse à réactiver, une conséquence qui fait naître deux visions antagonistes : d'un côté, ceux qui pensent qu'elles « iront plus vite de l'avant et constitueront des modèles », de l'autre, ceux qui soulignent l'absence d'ancrage dans un lieu. Ainsi, elles peuvent refléter ce que l'on nommera l'esprit du temps, par exemple l'imaginaire de la technologie, avec un jeu subtil des matériaux d'acier et de verre qui inspirent le récit suivant de Pierre Sansot, à propos de la dimension qu'elles peuvent prendre :

« Elles entrent avec beaucoup de naturel dans la ronde des galaxies. Elles vivent à même le firmament. La nuit, elles plongent dans un océan de ténèbres. Le matin, elles se laissent traverser par toutes sortes de courants magnétiques. Le métal, le verre semblent les rendre originelles, jeunes et belles comme des astres. D'aussi vastes miroirs n'ont pas pour vocation de reflécher les silhouettes des passants mais les humeurs, les passages, les courants du ciel. »

Pierre Sansot, Villes nouvelles, ville galaxiques.

⁵² Sansot, P. Villes nouvelles, villes galaxiques, non daté, en annexe.

Ces villes nouvelles peuvent aussi s'établir sur « un passé plus ou moins fictif » (ibid.), en se basant sur une culture antérieure à la nôtre par exemple. C'est le cas du quartier Antigone à Montpellier conçu par Ricardo Boffil qui fait naître dans la ville un passé gréco-romain fictionnel à la ville mais très ancré dans l'arrière-pays et dans la région. A ces villes nouvelles, il « leur ferait défaut ce qui ajoute un surcroît d'être à une ville authentique laquelle recouvre une multitude de villes abolies mais présentes encore souterrainement » (ibid.). C'est toujours ce même pouvoir de persistances et de réinvention de l'urbanité dans le temps qui est mis en avant pour comprendre la relation de l'homme à la ville, et encore plus celle de la ville à l'homme par cette attention au temps. Ce pouvoir témoigne de ce que nous pourrions qualifier d'une *urbanité chevauchante*, une urbanité en continuelle réinvention mais à visée conservatrice, dans le sens où elle conserve ce qui mérite de l'être, une urbanité recomposée par de nombreuses générations d'hommes, de politiques et de citoyens, de touristes et donc de générations d'imaginaires plus ou moins bien transmis, rompus, réactivés, idéalisés, des générations de villes et de lieux qui ont marqué plus que d'autres, à certaines époques plus qu'à d'autres : une urbanité fruit d'une mémoire diffuse des habitants et des lieux qui se renforce, se réinvente au fil des évolutions sociales et culturelles, et notamment celles liées à la conception de la beauté, de l'architecture, du sensible dans chaque société.

C'est en ce sens que nous percevons une première facette de la co-naturalité de l'homme et de la ville, cette double contamination dans la mémoire diffuse, dans les pratiques sociales, dans les signes, les significations et les symboles que révèle un lieu commun sur le plan matériel et représentationnel (en tant qu'imaginaire qu'il est susceptible de véhiculer).

Enfin, nous souhaitons terminer cette partie sur l'urbanité contemporaine qui oscillait sur des développements, entre urbain et ville, entre individu et citoyen, entre urbanité et mobilité, entre urbanité et identité, et sur la fonction téléologique des villes sur laquelle nous insistons tant elle nous paraît centrale pour comprendre les rapports entre passé, présent et futur des villes. Pour Michel Lussault, dans le registre identitaire de l'action urbaine, « seuls les événements susceptibles de correctement s'intégrer par le truchement du récit, dans le fil finalisé du temps citoyen local peuvent s'agréger au substrat identitaire » (Lussault, 1997, p.527). C'est là le même positionnement que Pierre Sansot, mais il y ajoute, dans sa démonstration, l'outil par lequel la réunion des trois dimensions du temps sont possibles : la mise en récit.

La mise en récit permet à l'identité de se spatialiser dans la ville, et crée ainsi « une relation forte des récits et figures de l'action aux lieux qui substantifient les valeurs identitaires - à côté d'autres - dans la dimension matérielle du territoire » (ibid.). Cette relation, qui fait de la mise en récit de la ville un

enjeu identitaire et urbain, peut être directement mise en correspondance avec les récits d'urbanité sensible de Pierre Sansot qui interroge plus largement l'urbanité en méthode, entre récit et projet, entre prescription et description, entre description et fiction, entre approche scientifique et approche sensible, objet de notre troisième partie.

Partie 3 L'urbanité en méthode : entre récit et projet

Entrevoir l'urbanité en méthode illustre la polysémie de ce concept, à la fois richesse et limite du terme. Il révèle l'interdépendance entre récit et projet, entre théorie et pratique dans le champ de l'urbanisme, entre analyse urbaine et projet urbain.

3.1 Restituer le « génie social » par le récit

Deux principales modalités ont été mises en évidence chez Pierre Sansot dans sa restitution de l'urbanité sensible, du « génie social », de ce qui fait d'une ville une ville, la description et le récit, à travers une entrée privilégiée par le quotidien et une attention toute particulière aux détails, aux petits signes « vraisemblables mais peu discernables »⁵³ dont Jankélévitch a pu montrer l'importance.

3.1.1 Décrire, interpréter : aux sources du récit de Pierre Sansot

Pour articuler ces deux modalités, Pierre Sansot s'appuie sur l'interprétation. L'auteur ne perçoit pas le quotidien comme une simple répétition mais plutôt comme une réinvention et un réenchantement de tous les jours qui selon l'humeur d'un homme, l'ambiance, l'atmosphère d'un lieu ou d'un trajet interroge sans cesse notre rapport aux autres, à la ville et au monde.

Nous avons montré dans la première partie, à la fois le courant philosophique dans laquelle il inscrit sa démarche sociologique, la phénoménologie et son intérêt pour « les modalités de l'apparaître »⁵⁴ mais aussi la dimension et la portée de l'écriture et du langage dans l'acte de recherche en sciences sociales. Nous sommes par ailleurs revenus sur sa posture spécifique dans la recherche urbaine qui ne s'inscrit ni dans la sociologie urbaine marxiste très en vogue dans les 1970, ni dans la sociologie institutionnelle plus classique. En effet, dans son ambition de « restituer le génie social »⁵⁵, Pierre Sansot, regroupe, à travers son « écriture sociologique »⁵⁶, les trois modalités évoquées : une interprétation qui se décline par une description et une mise en récit de la ville.

53 Sansot, P.

54 Chalas, Y. op. cit. p.12

55 Sansot, P. Restituer le génie social, non daté.

56 Torgue, H. op. cit. p.9

3.1.2 L'approche objectale inhérente au récit

Conscient de la subjectivité inhérente à toute activité de recherche en sciences sociales, Pierre Sansot, pour étudier la ville, un objet de signification, prend le parti de ne plus distinguer le sujet de l'objet – et ce dès l'écriture de sa thèse – dans laquelle il développe ce qu'il qualifiera d' « approche objectale » et considère qu' « il n'y a d'objet que par référence à un sujet, qu'il soit en ce moment pensé et perçu par moi ou que d'une façon générale, il soit pensable, perceptible par un autre sujet que moi » (Sansot, 1971, p.9). Il insiste d'ailleurs « pour penser que la méthode choisie et l'objet étudié agissent l'un sur l'autre » (ibid.) et que les spécificités de l'objet impliquent un type d'approche adéquat. A l'image de Vladimir Jankélévitch ou Georges Balandier, il s'intéresse à l'infime, au peu perceptible, à l'ordinaire, au banal, à l'écoute.

3.1.3 Le récit : une notion clef dans l'étude sensible de la ville

Dans ce sens, pour appréhender la réalité sociale et urbaine par l'approche objectale et la restituer, la sociologie de Pierre Sansot prend « appui sur des métaphores, des analogies, des fictions, des récits » (ibid.). Pour révéler les nombreux sens produits par la société « qui irriguent les actions et les pensées collectives » (ibid.), cette méthode exige de déployer une certaine temporalité pour avoir recours à « la mise en scène, le récit, la re-production » (ibid.). C'est ici que réside tout l'enjeu du temps long entre une première phase de perception et sa restitution sous la forme d'une description mise en récit qui confère un caractère sociologique à cet exercice d'interprétation, ni un « auto-dévoilement », ni « une construction arbitraire » (ibid.), un entre-deux, à la fois force et limite de la démarche interprétative de Pierre Sansot.

Nous présenterons ici, bien que conséquent, un passage d'entretien avec Yves Chalas qui résume justement l'importance du caractère temporel de la démarche sensible mais scientifique de Pierre Sansot :

Pour Pierre Sansot, il faut être attentif à ce que l'on perçoit, à ce que l'on perçoit même à la limite de l'imperceptible. Cela relève d'une discipline, c'est pas le simple sens passif, c'est un sens pour la perception, même l'écoute des gens, des pratiques les plus minuscules, les plus ordinaires, les plus apparemment insignifiantes. Il y a toute une discipline, une ascèse, un art, vraiment, comme un peintre, d'observation. Observer puis être habituer. C'est de l'hyper-sens on pourrait dire. C'est pas le sens banal de tout un chacun, donc il y a là de la pratique de recherche déjà, qui se fonde sur l'expérience, la répétition de l'expérience, l'habitude, les leçons tirées des expériences précédentes, donc une véritable démarche importante sur la durée, sur la répétition de l'expérience, des terrains. Donc observation, perception, c'est le premier temps.

Le deuxième temps c'est la description, une description très détaillée, minutieuse et Pierre Sansot c'est avant tout un observateur descripteur. Et cette observation, par les sens, permet d'en tirer le sens, la signification, voire l'essence même, c'est en ce sens qu'il est phénoménologique : partir de la perception pour arriver à l'essence, à ce qui est essentiel.

Yves Chalas, entretien mars 2015

Aussi, l'appel à de grandes figures, à l'image de celles mobilisées par Honoré de Balzac ou encore la constitution de l'idéal-type wéberien, permet de ne pas tomber, selon Pierre Sansot, ni dans le récit anecdotique ni de « se hisser au niveau d'une explication structurale » (ibid.). Cette entreprise toujours délicate qui contribue « à une mise en forme dramatisée de la vie sociale » intègre toute la dimension spatiotemporelle que les caractéristiques du récit permettent pour étudier les signaux faibles qui se dégagent dans l'apparente neutralité des relations sociales. En ce sens aussi, cette démarche se démarque de l'ethnologie dans l'absence de terrain particulier à analyser.

3.2 De la portée du récit de la ville

A la fois considérée « comme l'action de relater de rapporter quelque chose » ou comme « le développement oral ou écrit rapport des faits vrais ou imaginaires » dans le dictionnaire Larousse, cette première définition du « récit » laisse présager de nombreuses répercussions sur l'outil qu'elle peut représenter. Précieuse, à la fois pour exposer une réalité sociale que nous avons pu caractériser chez Pierre Sansot mais aussi dans le champ de l'urbanisme : une mise en récit de l'urbanité, de l'identité, des projets urbains, de l'urbanisme qui lui confère un rôle central dans la compréhension temporelle dans l'action urbaine.

Le thème du récit en urbanisme peut, dans un premier temps, avoir trait au récit de son propre champ : le récit d'urbanisme. Une expression que Bernardo Secchi a employé pour qualifier un travail, qui avant d'être spatial, se concentre sur « la fabrique d'image et d'imaginaires » (Matthey à propos de Secchi, 2013). Une fabrique à même de réactiver les enjeux liés au registre identitaire et mémoriel qui façonne une trajectoire sociétale, entre conservatisme et réformisme, dans un souci de cohésion. Elle est censée renforcer le sentiment d'appartenance à un destin autant partagé que commun. L'action d'aménager la ville mais aussi les imaginaires s'inscrit dans un processus de modernisation des sociétés occidentales. Dans ce sens, François Ascher fait le constat que ce processus « conduit à une « réflexivité » de la vie sociale moderne que l'on peut définir comme l'examen et la révision constante des pratiques sociales, à la lumière des informations concernant les pratiques mêmes » (Ascher, 2010, p.29). Dans un tel contexte, le déclin des grands récits d'urbanisme, à l'échelle nationale peut s'entrevoir par la complexification du corps social qui passe par la démultiplication toujours plus importance de ces pratiques et des sphères dans lesquelles elles se déploient. Le récit ne permet plus de regrouper l'action collective sous un récit unique suivant une trajectoire consensuelle.

3.2.1 Le récit : entre caution, témoin et projet

L'intérêt pour le récit dans le champ de l'urbanisme contemporain n'en est pas pour autant amoindri. Dans cette perspective, Michel Lussault s'attelle dans sa publication à analyser des pratiques et des discours d'élus et de citoyens pour mettre en avant « les substrats mythiques instituant » (Lussault, 1997, p.530), autrement dit les imaginaires et les mythes qui sous-tendent l'action qui la justifie non pas pour des raisons économiques ou fonctionnels mais dans une logique d'identité, ayant principalement trait à la fonction mythologique et historique des villes.

Sous l'angle du récit, c'est une vision inédite du projet urbain que nous invite à repenser Michel Lussault :

« On peut considérer le projet urbain comme une pratique sur l'espace instituant une économie sémiotique complexe, formée par l'articulation de nombreux systèmes de signes verbaux, textuels, iconiques qui, s'entremêlant, constituent un vaste « récit multirationnel » de l'action, truchement de l'échange entre acteurs »

Lussault, 1997

Cette « multirationalité » de l'action peut bien évidemment intégrer une approche sensible dans son récit, elle n'en deviendrait que plus rationnelle. L'urbanisme de processus que consacre la démarche de projet implique donc l'appel à la mise en récit qui « donne de l'épaisseur au temps » et permet de lier discours, pratiques et actes en un tout. Michel Lussault et Mouad Mezoued⁵⁷ font tous deux appel au texte majeur de Paul Ricoeur, *Temps et Récit* publié en 1991, pour développer leurs hypothèses.

En effet, Michel Lussault, rapproche la définition du récit de Paul Ricoeur pour faire un parallèle éclairant avec les enjeux que rencontrent les urbanistes :

« Dans et par le récit, des phénomènes relevant du champ pratique sont recomposés et intégrés à une perspective globalisante et finalisée. Or la procédure de mise en intrigue semble bien active au sein de tout projet urbain : l'urbaniste, par exemple, est ce professionnel qui doit assurer la synthèse de l'hétérogène, et de proposer de l'inédit »

Michel Lussault, 1997

Le récit peut donc se percevoir comme un outil à part entière du projet urbain, celui capable de le mettre en intrigue et d'en faire sa synthèse pour « englober l'ensemble des éléments hétérogènes qui constitue le fait urbain, les synthétisant dans un tout sous forme de système cohérent » (Mezoued, 2013, p.173). C'est pourquoi étudier le dispositif méthodologique mis en place dans la thèse de Mouad Mezoued sur le récit de l'urbanisme algérois nous paraît intéressant. Il prend appui sur les travaux de Paul Ricoeur et Michel Lussault mais aussi ceux de Bernardo Secchi.

Nombreux sont les récits liés à la ville selon Mouad Mezoued. Il existe tout d'abord le récit des individus qui parcourent et perçoivent la ville. Ces récits mêlent donc imaginaire, perçu, vécu et sont transmis par le langage, populaire principalement. Ceux-là même que Pierre Sansot nous livre dans un registre sensible, discours et pratiques se contaminent pour former un récit.

Le récit de ville a trait également à « l'ensemble des textes littéraires, la poésie, la chanson ou le théâtre dont les intrigues se constituent autour de la ville » (Mezoued, 2013, p.175). Nous sommes tentés d'ajouter également le cinéma aussi tant il a façonné les imaginaires selon Pierre Sansot.⁵⁸

57 Mezoued, M. « Temps et récits urbains, essai méthodologique et éléments d'application au cas d'Alger » *Les Cahiers du Développement Durable*, Observatoire universitaire de la ville et du développement durable, Université de Lausanne, HS avril 2013

58 Sansot, P. Rêver au cinéma, Habiter la ville, in. Les pierres songent à nous, Fata Morgana, 1995

La ville ne se raconte pas seulement par l'entremise de ses habitants, « elle est également racontée par elle-même » (ibid.). Les pratiques, les discours et les imaginaires de l'ensemble des acteurs sont synthétisés et participent de la mise en intrigue de la ville, regroupant l'hétérogène inhérent par définition à la ville.

Dans cette optique méthodologique, Mouad Mezoued s'appuie sur les règles classiques du récit pour montrer que l'influence de la narration, de ses objectifs et la position du narrateur sont alors essentiels pour décrypter les fondements et l'intentionnalité de ses récits, sensible, identitaire, mercatique, économique et politique etc.

Devant l'incapacité systémique de représenter le fait urbain comme simple succession chronologique de cause à effet, le récit d'après Bernardo Secchi permet de dépasser cette complexité et devient un nouveau moyen de « représentation et d'étude de l'urbain » (ibid.). Le récit est en capacité d'opérer un découpage, une division temporelle des faits qui le réinsère dans des temporalités historiques différentes, chevauchantes et discontinues. Cette fonction centrale du récit, à la fois récit de vie descriptif, diagnostic dirons-nous, sur le plan de l'urbanisme opérationnel, nous présente ce que la ville raconte. Mais il nous renseigne aussi du point de vue de la projection, de la prospection dont il constitue le lien par la synthèse qu'il entreprend dans les discours et pratiques des urbanistes. Nous pouvons entrevoir l'importance du récit dans la dimension prospective des villes qui transmet mais impulse aussi le mouvement des villes et des hommes dans l'histoire.

Toutes ces considérations sur la notion de récit en urbanisme amènent naturellement à s'interroger sur la mobilisation actuelle de l'outil de mise en récit chez les urbanistes. Le récit d'urbanisme, entrevu avec Bernardo Secchi, s'inscrit dans les grands récits de la modernité de Jean François Lyotard qui a caractérisé non pas leur déclin, leur fin mais leur multiplication (Lyotard, 1979, cité par Mezoued, 2013, p.178). Un processus concomitant à la diversification et à l'individualisation progressive des modes de vie. Dans ce contexte, Laurent Matthey a pu caractériser le passage du récit d'urbanisme à l'urbanisme de récits qui soulèvent de nombreux enjeux dans le champ de l'urbanisme contemporain. Le récit d'urbanisme se transformerait-il progressivement en récit de communication ? Les enjeux autour de l'image de la ville, que nous avons pu soulever précédemment nous paraissent centraux pour comprendre le positionnement mercatique et identitaire des métropoles. Quelles en sont les conséquences pour la profession et l'action urbanistique ?

3.2.2 La communication contemporaine par le récit en urbanisme

Nous souhaitons nous intéresser ici à l'évolution de la fabrique de la ville que consacre le développement métropolitain en ce début de 21^{ème} siècle. Dans une économie néolibérale mondialisée, les villes se livrent une rude bataille pour attirer les ménages, l'activité économique et ainsi concentrer la création de richesses en conservant une certaine vigueur démographique. S'assurer « que les cadres puissent faire leur marché sur les territoires » (op. cit. Davezies) devient un enjeu de premier ordre pour les métropoles.

La tertiarisation de l'économie, l'amélioration constante des technologies et des supports de l'information et de la communication, notamment visuelles, et la « généralisation de l'idéologie du projet urbain » (Matthey, 2011) entraînent deux conséquences majeures : la transformation de la production urbanistique et l'évolution de la profession des urbanistes.

Simultanément à l'arrivée d'innovations technologiques et informatiques, la diversification progressive des métiers de services dans une économie de régime capitaliste a été rendue possible par la révolution des techniques de management. Pour les urbanistes, la complexité croissante des problématiques urbaines fait appel, déjà depuis plusieurs décennies, à des équipes pluridisciplinaires (architecte, géographe, sociologue, économiste et plus récemment paysagiste). Depuis peu, ces équipes se constituent aussi autour de spécialistes de la communication et du graphisme.

Nous l'avons évoqué, cet urbanisme de coordination et de processus, comprenant des systèmes d'acteurs de plus en plus complexes, s'appuie sur la science managériale provenant du monde de l'entreprise. Second changement pour la profession d'urbaniste et la production urbanistique, le marketing territorial laisse de plus en plus de place à la narration, au récit dans le projet, par le développement notamment d'un « urbanisme des valeurs et du récit » (Matthey, 2011). La place pour la conception et le dessin architectural devient moins prépondérante dans la valorisation des projets urbains, et donc, par ricochet, la place de l'architecte-urbaniste aussi.

Très liée à l'urbanisme, l'idéologie progressiste du XX^{ème} siècle a été rattrapée par la remise en cause d'une croissance économique perpétuelle dans un monde fini et par l'accentuation des préoccupations environnementales. Ainsi, les mythes fondateurs de la pratique urbanistique sont remis en cause. D'un récit d'urbanisme, dont Bernardo Secchi a pu souligner l'importance, la pratique va basculer vers un urbanisme de récits. Un urbanisme qui répond à la complexité

croissante des interventions urbaines, et qui participe de la démocratisation et de la vulgarisation de l'expertise. Derrière la *novlangue* des urbanistes, la mise en récit d'un projet, qu'elle soit liée à l'histoire du lieu, aux usages ou à la promotion de valeurs portées par le projet, contribue à la « désubstantialisation de l'urbanisme » (Lévy, 2006) au sens où la stratégie et le récit prennent le pas sur la conception elle-même.

Produire « un nouveau roman du territoire » (Matthey, 2014) sur lequel on adosse des valeurs plutôt consensuelles qui renforcent à leur tour la mise en récit du projet, catalyse selon Van der Poel le « déclin » de la fabrique urbaine contemporaine. Le risque que le récit du projet masque la faiblesse d'intervention sur un territoire est grand. Peut-il favoriser l'émergence de projets « qui se racontent mieux aux dépens d'interventions moins séduisantes » (Matthey, 2014) mais plus essentielles ? Enfin, pour élargir le propos, nous pouvons aller jusqu'à nous demander si cette forme d'urbanisme permet d'assurer la « gouvernementabilité des citoyens » c'est-à-dire le mode de relation des citoyens au pouvoir en place, ou bien, plus crument, représente-t-elle le visage contemporain de la propagande ?

Une approche comparatiste de projets urbains métropolitains dans l'étude de la place et du mode de communication et de récit dans les projets, une approche historique pour insister sur les évolutions très récentes mais pourtant profondes dans la manière de faire la ville, ou encore une technique d'enquête de la profession d'urbaniste permettraient de mieux comprendre ces nouveaux enjeux que nous pouvons seulement évoquer ici.

Pour autant, le grand récit est-il définitivement enterré dans le champ de l'urbanisme ? Albert Lévy répond par la négative. Il entrevoit la ville durable comme le « nouveau grand récit urbanistique » (Lévy, 2009)⁵⁹, celui par lequel la fabrique de la ville change de paradigme afin d'intégrer ces enjeux de durabilité dans les projets.

Il présente cette pensée qui s'enracine dès le XIX^{ème} siècle en Europe. Nous pouvons citer Elisée Reclus, écologue avant l'heure, mais aussi Patrick Geddes, biologiste écossais qui intégrait déjà l'impératif écologique mais, plaçant le pouvoir de continuité des villes, centrales dans la pensée de Pierre Sansot, au cœur du rôle de l'aménageur :

⁵⁹ Albert Lévy, « La « ville durable ». Paradoxes et limites d'une doctrine d'urbanisme émergente. Le cas Seine-Arche », *Esprit* 2009/12 (Décembre), p. 136-153

Il a attiré l'attention des professionnels sur l'importance du facteur nature et géographique à prendre en considération dans toute planification, ainsi que sur la dimension historique à retenir pour établir une continuité avec tout nouveau projet, préconisant le recours à une enquête globale et préalable qu'il avait systématisée (regional survey), à partir d'une approche complexe et systémique de l'urbain : « C'est en réintégrant notre ville dans un courant vital que nous découvrirons comment la faire sortir de ses maux paléotechniques. » L'apport de ces premiers urbanistes, précurseurs et pionniers de l'écologie urbaine, qui proposaient (déjà) une alternative à l'urbanisme progressiste, reste encore à étudier et à approfondir ».

Albert Lévy, 2009

En associant une dimension historique dans son approche systémique des espaces urbains, l'enquête de Patrick Geddes dépasse, par son entrée descriptive, l'opposition classique entre approche sensible et scientifique.

Le récit est un outil de transmission de « ce courant vital », que Geddes communique en associant la carte et l'écriture. Il témoigne de la « continuité avec tout projet » qui s'écrit à partir d'approches diverses dans le temps. Depuis l'approche écologique du « regional survey » à la phénoménologie poétique de la ville, la description semble être un mode de connaissance de plus en plus privilégié pour l'action urbaine. Elle semble accorder l'approche sensible et scientifique du territoire. C'est là l'objet de nos deux dernières sous-parties.

3.3 Projet et fabrique d'urbanité : entre approche scientifique et approche sensible

Cette mise en récit sensible, tirée d'une force de description et d'interprétation évidente, interroge directement les méthodes générales de l'urbanisme et les outils pour voir et comprendre la ville notamment dans le cadre d'une action collective qui place le projet d'urbanité au cœur des enjeux contemporains.

3.3.1 L'urbanisme : entre prescription et description

Ce projet s'accompagne, par les nouvelles figures de l'urbanité, de « l'émergence de nouveaux cadres de la sensibilité » (Thibaud, 2010, p.1)⁶⁰ dans une ville en mutation qui témoignent de « nouvelles modalités de l'analyse urbaine » (Novarina, 2004, p.59)⁶¹.

Généralisé à partir de 1950, le recours à l'appareil statistique et à la modélisation progresse rapidement. Il faut rétablir des équilibres que la tendance à la spécialisation « naturelle » des territoires à engendrer et corriger ainsi ses effets ségrégatifs. Derrière cette vision chiffrée, mathématique, rationalisée de la ville « se dessine progressivement un idéal de la ville (ibid.). C'est dans ce cadre que des diagnostics urbains établis en fonction de calculs, d'indicateurs, de modèles prévisionnels, deviennent « le support de prescriptions ». La cité modélisée, illusoire, se détourne progressivement d'une pensée urbaine qui juge son approche trop techniciste, mathématique et rationaliste. Cette approche ne permet pas par exemple de mettre en évidence le retour du local, des territoires « se voient reconnaître une histoire et une identité » (ibid.).

Cette conscience historique et temporelle de la ville, déjà présente chez Patrick Geddes et Pierre Sansot, doit être intégrée par l'analyse urbaine. C'est dans ce cadre de la pensée urbaine que Bernardo Secchi et Paola Viganò proposent une approche descriptive de l'urbanisme en mobilisant « des méthodes renouvelées d'enquêtes et de relevés » (ibid.)

Quelles sont les modalités de cet urbanisme descriptif ? Conserve-t-il un caractère prescriptif ? (Novarina, 2004). La force (ou la faiblesse) de ce type d'approche, privilégiant la méthode descriptive, c'est qu'elle dénote du caractère sensible inhérent à toute description. Ainsi « l'urbaniste doit donc se faire promeneur et, au gré de ses errances, nous rapporte les éléments les plus significatifs qui constituent autant de récit, que de description particulière. » (Novarina, 2004, p.68)

Nous avons entrevu dans la partie précédente que l'histoire des villes et le projet d'urbanisme pouvaient prendre la forme d'un récit, plus ou moins fictionnel, que l'approche phénoménologique de Pierre Sansot est livrée sous la forme d'un récit d'urbanité sensible, mais nous pouvons nous interroger sur la formalisation du récit et des éléments livrés par la description dans l'analyse urbaine.

La restitution la plus conventionnelle de ce récit s'effectue par l'outil de la carte, de la coupe mais plus rarement sous la forme classique du récit écrit, sociolittéraire. En effet, à la fois « support de la

⁶⁰Thibaud, J-P. La ville à l'épreuve des sens. In : Coutard, Oliver ; Lévy, Jean-Pierre (eds). Écologies urbaines : états des savoirs et perspectives. Paris : Economica Anthropos, 2010

⁶¹ Novarina, G. in Chalas, Y. (dir), L'imaginaire aménageur en mutation, L'Harmattan, 2004

formalisation d'un projet », elle permet aussi « d'organiser le chaos des données empiriques en une représentation ordonnée » (Norvarina, 2004, p.73). Pour autant ces données empiriques lorsqu'elles ont trait à des critères d'ordre sensible et esthétique, bien que l'univers de la cartographie subjective soit en constante évolution, semblent présenter certaines limites que le récit par le langage populaire ne présente pas. Même si la carte organise et vulgarise ces données empiriques, sa lecture ne va pas de soi pour qui est étranger à ce type de représentation. Le récit écrit, par le langage le plus commun qui soit, couvre de sens des réalités historiquement construites mais présentent une limite fondamentale : il spatialise - et c'est inhérent à sa forme - plus ou moins maladroitement les objets dont il nous parle. Ainsi, la carte à la fois discours et support d'un autre discours ne peut se passer d'un récit pour la comprendre surtout lorsque sont convoqués des enjeux autour de la sensibilité des espaces et inversement. C'est là le rôle majeur du plan, un outil déjà mis en œuvre par Patrick Geddes pour dépasser l'opposition entre approche sensible et approche scientifique.

Une opposition qui ne présente plus d'intérêt pour étudier la ville et l'urbain dans notre contexte. D'autres formes permettent de rendre compte de l'urbanité contemporaine, par leur pouvoir descriptif, à la croisée des approches sensibles et scientifiques par exemple : la vidéo et le cinéma n'en sont un exemple.

3.3.2 Diversifier les modalités de représentations du récit : l'exemple du cinéma dans l'analyse urbaine

Jean-Paul Thibaud souligne l'incapacité de faire fi de la perception « pour qui cherche à capter et restituer la concrétude de l'expérience urbaine » (Thibaud, 2010, p.1). Celle-ci peut passer par l'arpentage, la marche du piéton, bref, une perception directe entre l'œil humain et son environnement mais gagne aussi à se diversifier, à travers le médium de la vidéo par exemple.

Le géographe Jacques Lévy, très présent dans le mémoire, a progressivement diversifié son approche géographique de l'urbanité et en propose une approche cinématographique. Il revisite la notion d'urbanité contemporaine et sa perception. En ce sens, il considère que « le texte n'est qu'une des manières utiles pour penser et pour exprimer sa pensée. Or je pense qu'il y a un déficit dans le monde de la recherche en sciences sociales en matière d'usage des autres médias disponibles. »(Lévy, 2014)⁶². A propos de ce renouveau de la valeur descriptive en sciences de la ville, Gilles Novarina estime qu'« elle explique l'intérêt actuel pour le paysage » (Novarina, 2004, p.69), pour l'analyse paysagère.

62 Entretien, Jacques Lévy à propos du film *Urbanité/s*, Revue-urbaniste.fr

L'extrême diversité des villes du XXI^{ème} siècle offrent à l'observateur une variété infinitésimale de points de vue et de cadrages qu'il peut porter sur le monde qui l'entoure. Un paysage urbain est le fruit de multiples interventions dans l'espace urbain, opérées par des acteurs aux logiques convergentes ou divergentes et espacées dans le temps. La matérialisation de cette combinaison de choix peut aboutir à des résultats plus ou moins étonnants (T. Paquot, 2001)⁶³.

Photographies et peintures (et cartographie ?), en ce qu'elles ont du commun leur caractère généralement statique, permettent de se livrer « à la contemplation de ce qui croît » (Ibid.) dans la nature mais pas forcément à « la mise en relation de ce qui circule » (Ibid.). En effet, selon le même auteur, la perception urbaine doit nous suggérer d'adopter une approche dynamique et appelle à un « mouvement permanent qui redistribue les territoires et entremêle leurs limites flottantes [...] plus de croyance, plus de durée, mais une succession de mises en situation. » (T. Paquot, 2001, p.97).

Concomitant à l'évolution de nos dispositifs technologiques de captation du « réel », le médium de la vidéo paraît donc le plus approprié pour retranscrire au plus près de la réalité le mouvement permanent sous-jacent à la mobilité des villes contemporaines. Michael Jakob⁶⁴ rappelle que le paysage est *extramuros*, l'autre de la ville. Ainsi, soumis à la multiplication des flux de toutes sortes qui caractérisent l'agglomération des établissements humains, et encore plus dans le contexte de métropolisation actuelle, la temporalité des espaces périphériques, plus ou moins liés aux cycles naturels, diffère de celle des espaces urbains centraux hyper-mobiles, et par là même, dans la façon de les approcher, de les étudier et de les interpréter.

3.3.3 La fabrique contemporaine : un tournant sensible ?

C'est tout un pan de méthodes de l'urbanisme dont il est question ici. Il a trait à l'évolution des langages, des modalités de représentation, à la complémentarité des approches et au décloisonnement disciplinaire. Jacques Lévy nous informe sur les enjeux qui s'imposaient à lui dans le cadre de son travail cinématographique sur l'urbanité : « Ce qui freine, c'est plutôt notre faible culture cinématographique, le risque intellectuel que l'on prend, et le fait d'entrer en contact avec un milieu professionnel autre que le sien. La conquête des langages non-verbaux me paraît un enjeu majeur dans les sciences sociales. » (Lévy, 2014).

63 Paquot, T. In Masboungi, A. *Penser la ville par le Paysage*, Editions de la Villette, 2001.

64 Jakob, M. Intervention dans le cadre d'une semaine de conférences sur le thème du paysage organisée par Buyck, J. IUG, novembre 2014.

Cette conquête des « langages non-verbaux » à l'image de l'œuvre de Godfrey Reggio, en 1982, *Koyaanisqatsi*, conforte le dépassement des approches scientifiques et sensibles dans l'analyse urbaine. Une phénoménologie de la ville par le langage non-verbal est-elle envisageable ? N'est-ce pas le propre de la vidéo que de montrer les modalités de l'apparaître (sonore et visuel tout du moins) ? La vidéo, par son caractère dynamique, peut-elle rendre compte de l'urbanité contemporaine caractérisée par son hyper-mobilité ? Mais peut-elle se passer d'un récit ? Ces quelques questions soulèvent de nombreux enjeux qui mériteraient de plus amples développements. Toutes ces remarques s'intègrent dans un contexte contemporain qui « suscite de nouvelles perspectives théoriques et nécessite de nouveaux modèles d'intelligibilité pour en rendre compte » (Thibaud, 2010, p.1).

Le film *Urbanité/s* débute avec ces premières phrases, qui résonnent à la fois comme un avertissement et une posture méthodologique :

« ceux qui ont cru pouvoir fonder une démarche scientifique en se contentant de regarder, nous ont simplement montré la pauvreté de leurs lunettes. Nos yeux produisent des images souvent à partir d'autres images. Et il se passe dans cette fabrication des choses importantes. Beaucoup restent non pas cachées mais simplement délaissées, ce qui passe par les autres sens ou ce que les sens ne peuvent pas nous dire du monde social et qu'on doit aborder par d'autres capteurs. Cela compte aussi et ne peut être ignoré »

Jacques Lévy, *Urbanité/s*

Pierre Sansot, dont la perception est l'un des points nodaux de la démarche, a toujours su garder à l'esprit le risque d'une telle approche soulevé par Jacques Lévy. Les images sont produites à partir d'autres. Cette formule résume l'importance qu'il accordait à l'imaginaire et aux prolongements oniriques, qui ne sont pas de simples considérations méthodologiques, mais par lesquels, il révélait les sens cachés qui se dérobent aux yeux du simple observateur. Il faut là un talent qui ne se transmet pas par le simple lègue ou la présentation d'un appareil méthodologique. Cette phénoménologie poétique est intimement liée à l'œuvre de l'auteur et à l'auteur lui-même.

Ainsi, cet intérêt renouvelé pour l'approche sensible « ne réside pas seulement dans la voix qu'il ouvre à une phénoménologie de l'expérience urbaine, il prend également tout son sens dans la fabrication de la ville » (Thibaud, 2010, p.9). Il permet de « tirer les leçons du caractère social et politique du 'partage du sensible' (Rancière) » (Thibaud, 2010, p.10) et réhabilite un traitement

« esthétique » de la ville, une attention à la conception urbaine des ambiances, au design urbain et à son pouvoir d'expérimentation. Une approche sensible, par les ambiances, qui se doit viser la plus grande relation poétique possible entre l'homme et la ville. Une recherche qui est à même de rétablir ce partage sensible de l'espace, un partage intimement lié à la vision de l'altérité :

Dans la ville, la force de l'image c'est justement de travailler sur les liens faibles, sur les fils modestes qui associent acteur, objet et environnement urbain. Ces fils sont pourtant essentiels car ils offrent à l'imagination de ceux qui les tirent une force difficile à égaler. Dans ces regards discrets, ces conversations lacunaires et ses ajustements de corps en mouvement se fabrique aussi du politique.

Jacques Lévy, *Urbanité/s* 2014

Un partage sensible qu'il faut sans cesse réinterroger à la lumière des évolutions contemporaines : la réflexion autour des conditions de ce partage dans la ville durable à faible densité est une des nombreuses questions que soulève notre propos.

Conclusion

Revisiter les enjeux contemporains du point de vue de l'œuvre de Pierre Sansot a permis de mettre en évidence l'actualité de ses écrits au regard des « nouveaux cadres de la sensibilité » (Thibaud, 2004) émergeant des mutations de la ville contemporaine. La ville diffuse que fait advenir la révolution des mobilités en est une. *L'extraurbanité* (Viard) que consacre cette « ville-nuage » en est une autre.

L'attention aux systèmes de mobilité, qui se cristallise principalement autour de la figure du piéton et de l'automobiliste, engage la corporalité de l'homme dans le monde, son altérité et questionne le « partage du sensible ». La ville contemporaine, en ce sens, réinterroge la définition même de l'urbanité, née, de manière plus ou moins énigmatique, de « la proximité spatiale et de ses effets de densification » (Sansot).

Les villes dans lesquelles s'est progressivement - et c'est un terme important - construite cette proximité spatiale, sont porteuses d'infinies et d'infimes significations, construites par le temps, à l'image du « territoire palimpseste » (Corboz, 2001). Elles sont le terreau fertile de la « rêverie sensible » de Pierre Sansot. Sa phénoménologie poétique du quotidien se déploie principalement dans la ville industrielle européenne dans laquelle il analyse le rôle d'action-réaction, d'interactions presque synchrones des pratiques sociales avec l'environnement urbain, entre imaginaire de l'homme et significations que la ville renvoie. Ce n'est pas pour autant que « la connaissance du monde, l'ouverture d'esprit, la tolérance, l'acuité intellectuelle ou la curiosité ne sont pas attachées une fois pour toutes à des formes spatiales historiquement déterminées » (Sieverts, 2004)⁶⁵.

Cette concentration sur la dimension temporelle des villes amène à redéfinir la notion d'urbanité sous l'angle de l'identité. En effet, l'urbanité peut se percevoir comme un « projet normatif » qui vise à réaliser en chaque homme ce qu'il a d'urbain, « elle en appelle à une vision de l'homme, à un serment de l'accomplir d'une certaine manière – hors d'autres projets possibles et que l'histoire a pu actualiser comme la puissance dans la démesure ou la frénésie dans la productivité » (Sansot).

Toutefois, la singularité des villes tant elles sont différentes dans leur histoire, leur géographie, leur

⁶⁵ Sieverts Thomas, *Entre-ville, une lecture de la Zwischenstadt*, Editions Parenthèses, 2004

tradition, leur image, leur rayonnement et leur culture remet en cause ce projet normatif. En ce sens, Ulf Hannerz se demande si « les transformations ou la permanence de l'image publique d'une ville - ses monuments, ses immeubles, le tracé de ses rues (...) - affectent ou non la conscience de son passé pour ceux qui l'habitent » (Hannerz, 1983, p.377)⁶⁶ et donc leurs pratiques. Ce n'est pas la même approche que Pierre Sansot mais nous retrouvons cette idée d'une conaturalité de l'homme et de la ville.

Ce processus de différenciation des villes interroge directement « le registre identitaire de l'action urbaine » (Lussault, 1997) à travers l'image de la ville, le sentiment d'identité de ses habitants et son marketing d'autant que le rôle de l'État « sur le nivellement des identités » (ibid.) est terminé depuis 1970. Ce registre de l'action urbaine ne peut pas faire l'impasse du récit. Mais de quel récit parlons-nous ?

Ce n'est plus le récit sensible de la pratique d'une ville, fruit de son parcours et de sa perception, ni de celui de sa poétique, versant sensible du concept d'urbanité mais bien celui d'un vaste « récit multirationnel » (ibid.) de l'action. Présenter le récit, en tant qu'outil de transmission et outil de projet a conduit à discuter des transformations de l'usage du récit dans le champ de l'urbanisme contemporain. Revenir sur la position de Laurent Matthey qui analyse les enjeux autour du passage du récit d'urbanisme à l'urbanisme de récits. Aussi, la description qu'engage toute approche sensible, a permis de présenter le récit en tant que méthode d'interprétation et de représentation de la ville.

Dans cette optique, il a été possible de soulever quelques enjeux seulement autour du dépassement de l'opposition historique entre approche scientifique et sensible qui ne répond plus à la « complexité spatiale » (Lévy, 1997) de la ville contemporaine. C'est pourquoi, nous avons souhaité ouvrir l'exposé en s'attardant sur une approche qui s'intègre dans la recherche de « nouveaux modèles d'intelligibilité » (Thibaud, 2010) de la fabrique urbaine en présentant le médium de la vidéo et le rôle de la cinématographie dans l'approche urbaine.

Le récit sensible, une des nombreuses dimensions du récit d'identité va devenir support et moteur du projet, puis le projet urbain devient récit : « L'identité s'affirme, au bout du compte, pour les acteurs comme une des clefs de résolution d'une crise citadine présentée comme le terrible mais logique résultat de l'oubli momentané de ce qui faisait que la ville, jadis, signifiait précisément quelque chose pour tout un chacun » (Lussault, 1997, p.532).

⁶⁶ Hannerz Ulf, *Explorer la ville*, Editions de Minuit, 1983

Pierre Sansot qui n'a jamais oublié ce qui faisait la ville, le rappelle à chaque instant par le récit sensible qu'il nous livre de la ville. « A travers Pierre Sansot, c'est la ville qui se raconte » (Chalas, 2015). C'est là toute l'ambition qu'il s'impose pour montrer que la ville est naturante, et « engendre alors les hommes et les pierres non comme le pommier produit des pommes mais comme le pommier en fleurs fait venir à la gloire de l'apparaître le printemps ».

Cette citation, extraite de l'article de Pierre Sansot, ayant directement trait à l'urbanité est parée d'un titre judicieux qui condense l'objectif poursuivi tout au long de l'exercice : « L'urbanité : une notion anthropologique, un projet normatif et un index poétique ». Un titre qui métaphorise en quelque sorte toute la portée du concept d'urbanité dans le champ de l'urbanisme, son évolution polysémique et conjointe à celle de la ville et révèle l'interdépendance entre intérêt pour l'universel et le singulier, entre une approche scientifique et une approche sensible de la ville, entre un urbanisme descriptif et un urbanisme prescriptif.

Bibliographie

Articles

Donadieu, Pierre. « La construction actuelle des villes-campagnes. De l'utopie aux réalités », *Histoire urbaine*, n°8, p. 157-170, 2003

Genestier, P. « Misérabilisme ou populisme ? Une aporie des sciences sociales », *Revue du Mauss*, n°4, vol.2, 1994

Lévy, J « Penser la ville : un impératif sous toutes les latitudes », *Cahiers d'Etudes sur la Méditerranée Orientale et le monde Turco-Iranien*, n°24, 1997

Lévy, A. « La « ville durable ». Paradoxes et limites d'une doctrine d'urbanisme émergente. Le cas Seine-Arche », *Esprit*, p. 136-153, 2009

Lévy J. « Le développement urbain durable entre consensus et controverse », *L'Information géographique*, vol.3, 2010

Lussault, M. « Des récits et des lieux : le registre identitaire dans l'action urbaine », *Annales de la géographie*, vol. 106, p522-530, 1997

Loyer, F. Hervier, D. « Présentation », *Histoire urbaine*, n° 8, p. 5-8 , 2003

Matthey L. « Sages comme des images : le leurre du marketing urbain ». *Tracés*, n°10, 2010

Mezoued, M. « Temps et récits urbains, essai méthodologique et éléments d'application au cas d'Alger », *Les Cahiers du Développement Durable*, Observatoire universitaire de la ville et du développement durable, Université de Lausanne, HS avril 2013

Mons, A. « Hommage », *Hermès*, n°43, 2005

Parasie S. Israël L. « In memoriam », *Terrains & travaux* 2/2004 (n° 7) , p. 3-7

Piron, O. « Vers une nouvelle unité de mesure urbaine : le confort spatial des ménages », 2008

Pollien, A. « Pierre Sansot, sociologie itinérante d'un être sensible », *A Contrario*, vol.5, 2007

Sansot, P. « Image de la ville et sentiment d'identité », ESU, 1984

Sansot, P. « Plaisirs de la ville et sécurité urbaine », ESU, non daté.

Sansot, P. Magnificence de la terre, puissance et prestige des lieux, Architecture Méditerranéenne, n°28, 1985

Sansot, P. « Autour du Marketing urbain », Centre d'étude sociologique, Grenoble, 1990

Sansot, P. « Le goût de l'écriture, une dérive épistémologique », *Communications*, n°58, 1994

- Sansot, P. Paquot, T. Damon, J. « Rue », *Informations sociale*, n°60, 1997
- Tacussel, P. « Le détective du sensible : Pierre Sansot », *Sociétés*, n°100, 2009
- Thibaud, J-P. « La fabrique de la rue en marche : essai sur l'altération des ambiances urbaines », *Métropolis*, n°66-67, 2006.
- Thierry, S. « Après la ville : regard sur l'imaginaire de la métropole », *Quaderni* [Revue en ligne], 74, hiver 2010-2011

Ouvrages

- Ascher, F. *Les nouveaux principes de l'urbanisme*, Éditions de l'Aube, 2010
- Bourdin (A.), Germain (A.), Lefeuvre (M.-P.) La proximité, construction politique et expérience sociale, L'Harmattan, septembre 2005
- Chalas, Y. *Villes contemporaines*, Éditions Cercle d'art, 2002
- De Wit, H. *Histoire du développement de la biologie*, vol 1, PPUR, 1993
- Dubois Taine, G. Chalas, Y. *La ville émergente*, Broché, 1998
- Lévy, J. *Réinventer la France*, Fayard, 2013
- Matthey, L. (dir) *Faire des histoires : Du récit d'urbanisme à l'urbanisme fictionnel*, Fondation Braillard Architectes, 2013
- Sansot, P. *Poétique de la ville*, Klincksieck, 1971
- Sansot, P. *L'espace et son double*, Éditions du Champ Urbain, 1977
- Sansot, P. *Les formes sensibles de la vie sociale*, PUF, 1986
- Sansot, P. *Rêveries dans la ville*, Carnets Nord, 2008
- Sieverts T., *Entre-ville, une lecture de la Zwischenstadt*, Éditions Parenthèses, 2004
- Paquot, T. *Un philosophe en ville*, Infolio, 2011
- Viard, J. *Nouveau Portrait de la France, La société des modes de vies*, L'aube, 2011

Chapitre d'ouvrage

Lévy, J. in Calenge, C. Lussault, M. et Pagand, B *Figures de l'urbain, des villes, des banlieues et de leurs représentations*, Maison des Science de la Ville, 1997

Lévy, J. « Modèle de mobilité, modèle d'urbanité », in chapitre 14, *Le sens du mouvement*, Éditions Belin, 2004

Novarina, G. « Les nouvelles modalités de l'analyse urbaine : décrire plutôt que prescrire » in Chalas, Y. (dir), *L'imaginaire aménageur en mutation*, L'Harmattan, 2004

Paquot, T. In Masboungi, A. (Dir) *Penser la ville par le Paysage*, Éditions de la Villette, 2001

Sansot, P. « Rêver au cinéma, Habiter la ville » in. *Les pierres songent à nous*, Fata Morgana, 1995

Thibaud, J-P. La ville à l'épreuve des sens. In : Coutard, Oliver ; Lévy, Jean-Pierre (eds). *Écologies urbaines : états des savoirs et perspectives*. Paris : Economica Anthropos, 2010

Collectivité territoriale

Grand Lyon, - *Urbanité : une manière de faire société mise à l'épreuve par la fragmentation urbaine*, Centre de ressources prospectives du Grand Lyon

Conférence et HDR

Jakob, M. Intervention dans le cadre d'une semaine de conférences sur le thème du paysage organisée par Buyck, J. IUG, novembre 2014

Mayté Banzo. *L'espace ouvert pour une nouvelle urbanité*. HDR Géographie. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2009

Dictionnaires

Merlin, P. Choay, F. *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, PUF, 2010

Giraudoux in. Pumain, D. Paquot, T. Kleinschmager ,R. *Dictionnaire La ville et l'urbain*, Economica-Anthropos, 2006

Lévy, J. Lussault, L. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Éditions Belin, 2008.

Entretiens

Chalas, Y. Entretien personnel réalisé en mars 2015 avec Yves Chalas, retranscription en annexe

Lévy, J. « à propos du film *Urbanité/s* », *Revue-urbaniste.fr*, 2014

Sansot, P. *Poétique et quotidien*, CAEU du Nord, 1991

Films

Reggio, G. *Koyaanisqati*, 1982

Lévy, J. *Urbanité/s*, 2013

Préface

Torgue, H. in Sansot, P. *Ce qu'il reste*, Rivages poche, 2006

Revue

« Saisir l'insaisissable », *Revue Urbanisme*, hors série n°47, hiver 2013

Articles en annexe

Sansot, Pierre. « L'Urbanité : un projet normatif, une notion anthropologique, un « index » poétique, article non daté.

Sansot, P. « Villes nouvelles, villes galaxiques », article non daté et incomplet

Sansot, P. « Une ville : un produit de marketing urbain ou l'œuvre de rêveries communes ? », ESU, non daté

Sansot, P. « Le charme discret de nos petites villes », article, décennie 1980

Sansot, P. « Plaisirs de la ville et sécurité urbaine », ESU, article non daté

Table des matières

Remerciements	p3
Préambule	p4
Introduction	p6
Partie 1 Réinterroger les écrits de Pierre Sansot : contextualiser et resituer sa pensée	p9
1.1 L'écriture et le langage : aux sources de la pensée de Pierre Sansot.....	p9
1.1.1 L' « écriture sociologique » : fondement de la méthode de Pierre Sansot	p9
1.1.2 Comment faire science avec le langage populaire ?	p10
1.2 L'écriture, l'agrafe entre phénoménologie et poésie.....	p12
1.2.1 Le courant phénoménologique en philosophie	p12
1.2.2 La phénoménologie de Pierre Sansot	p13
1.2.3 Phénoménologie et poétique : le fil conducteur de l'imaginaire	p15
1.3 Le contexte à l'œuvre de Pierre Sansot.....	p16
1.3.1 La ville dans l'œuvre : La Poétique de la ville	p16
1.3.2 De l'approche de la ville et de sa description.....	p17
1.4 La ville à l'œuvre chez Pierre Sansot.....	p18
1.4.1 Le fonctionnalisme ou l'apogée de l'urbanisme rationnel.....	p18
1.4.2 La domination de la sociologie urbaine marxiste à l'Université.....	p18
1.4.3 Le quotidien, nouvel objet de recherche : Henri Lefebvre, Pierre Sansot.....	p19
Partie 2 L'urbanité, valeur et étendue de la notion ou comment réinterroger les écrits de Pierre Sansot ?	p20
2.1 Généralisation de l'urbain, recomposition de l'urbanité.....	p20
2.1.1 Ruralité et urbanité : quel contemporanéité ?.....	p21
2.1.2 La société des modes de vie : périurbanité, rurbanité, exurbanité ?.....	p22
2.2 L'urbanité accompagne-t-elle l'urbanisation ?.....	p24
2.2.1 L'urbanité : une organisation en gradient géographique.....	p24
2.2.2 La consécration de la « ville-nuage » : enjeux pour la co-présence contemporaine...p25	
2.2.3 L'urbanité contemporaine : hybridation de deux grands modèles antinomiques ?.....	p25
2.3 L'urbanité sous l'angle de l'altérité : destin commun et rapport à l'autre.....	p27
2.3.1 Les liens faibles dans la ville contemporaine	p27
2.3.2 L'altérité et la densité catalysent le sensible du quotidien?.....	p29

2.3.3	Le sensible et l'hypothèse esthétique.....	p30
2.3.4	Les figures contemporaines de l'urbanité.....	p31
2.4	L'urbanité : un « Idéal régulateur »	p33
2.4.1	L'urbanité : entre identité urbaine et singularité locale	p33
2.4.2	Image de la ville, sentiment d'identité, marketing : L'identité des villes en action.....	p35
2.4.3	L'identité en mouvement : la « co-naturalité » de l'homme et de la ville.....	p38
Partie 3	L'urbanité en méthode : entre récit et projet.....	p42
3.1	Restituer le « génie social » par le récit	p42
3.1.1	Décrire, interpréter : aux sources du récit de Pierre Sansot	p42
3.1.2	L'approche objectale inhérente au récit.....	p43
3.1.3	Le récit : une notion clef dans l'étude sensible de la ville	p43
3.2	De la portée du récit de la ville.....	p44
3.2.1	Le récit : Entre caution, témoin et projet	p45
3.2.2	La communication contemporaine par le récit en urbanisme.....	p48
3.3	Projet et fabrique d'urbanité : entre approche scientifique et approche sensible.....	p50
3.3.1	L'urbanisme : entre prescription et description.....	p51
3.3.2	Diversifier les modalités de représentations du récit : l'exemple du cinéma dans l'analyse urbaine.....	p52
3.3.3	La fabrique contemporaine : un tournant sensible ?	p53
Conclusion		p56
Bibliographie		p59
Tables des matières		p63
Annexes (entretien et articles)		p65

Entretien avec Yves Chalas – 30/03/2015

Cette transcription de l'entretien n'a de valeur que pour appuyer le développement de ce mémoire et nous informer à propos de la posture de recherche de Pierre Sansot et du Centre de recherche sur l'imaginaire. Il ne faut pas interpréter les propos d'Yves Chalas de la même manière que dans ses publications ou ses ouvrages. L'entretien a été enregistré et transcrit par Jean Sirdey, Étudiant en Master 2 Urbanisme et projet urbain à l'Institut d'Urbanisme de Grenoble, le 30 mars 2015, deux semaines après le début des recherches.

Repères

JS question posée

YC Réponse

Thème de passage

Une école de l'imaginaire grenobloise?

Oui il y a eu réellement une école connue et reconnue sur la question de l'imaginaire à Grenoble, dont le chef de file était Gilbert Durand évidemment, et je crois que c'est maintenant un glorieux passé. Au fur et à mesure que c'est répandue le terme « imaginaire » dans tous les sens possibles - on parle d'imaginaire collectif., même les journalistes dans la publicité - le mot s'est banalisé il ne faisait plus peur alors qu'à l'époque de la grande gloire du CRI, le mot « imaginaire » faisait peur parce qu'il fallait être du côté du réel, du concret. Puis il y avait tout l'héritage de la pensée marxiste qui disait : « il faut être du côté du matérialisme, du réel, etc. alors que l'imaginaire n'est que tromperie, mystification, etc. » Il y avait vraiment cette épistémologie là. Mais tout ça est bien fini.

Pierre Sansot et le CRI ?

Pierre Sansot était quelqu'un de très marginal au sein du CRI. Il croyait pas du tout aux thèses fondées par le CRI. Le CRI, à l'époque, c'est une acception bien particulière de l'imaginaire qui n'a rien à voir avec celles, par exemple, de Lacan, toute la psychanalyse française, freudienne etc. Rien à voir, encore plus important que le champ psychanalytique, avec le champ de Cornelius Castoriadis qui, lui, a une conception de l'imaginaire qui est autre que celle du CRI.

Qu'est-ce qui fondait le CRI ? Il y avait une approche très *Jungienne* de l'imaginaire donc déjà, vous savez dans l'université, Jung, c'est très contesté. Et donc je dirais une approche très conservatrice et très répétitive de l'imaginaire. C'est à dire que dans l'imaginaire, tel que le développait le CRI, tout était dit déjà, dans les mythes et les images que les Hommes avaient déjà produits. Donc ça s'opposait complètement à une conception créatrice de l'imaginaire c'est à dire tel que Castoriadis le dit par exemple.

Les limites du CRI, qui pouvaient rebuter certains chercheurs, c'était ce côté conservateur.

La conception de l'imaginaire de Castoriadis

Je reviens à C. Castoriadis qui dit que la notion d'imaginaire c'est un imaginaire social et historique. C'est à dire, comment se fait-il qu'il y a de l'histoire plutôt là qu'à un autre moment ? L'histoire qu'est-ce que ça veut dire? C'est une succession de bifurcations, de ruptures abyssales, et ces ruptures qui font histoire, c'est de la création pure, c'est à dire qu'il n'y a création au sens d'invention institutionnelle de la Cité, de la démocratie, de l'État, etc. Il y a des inventions qui ne doivent rien

au passé, que rien de prédisposent d'une annonce parce que ce n'est pas comme ça, dans des filiations régulières mais dans des filiations très irrégulières, clandestines, cassées, inconscientes. C'est de l'imaginaire au sens premier du terme, c'est à dire c'est de l'imagination pure, il n' a pas de répétitions, de ressassements etc.

Mais, il y avait des conflits internes au sein même de cette acception très Jungienne de l'imaginaire, très archétypique de l'imaginaire Durantien c'est : « les mythes et les archétypes ont tout dit ». Or Pierre Sansot croyait pas du tout aux mythes et croyait pas du tout aux archétypes. Vous voyez, donc, il était très marginal là-dedans, il faisait pas partie du CRI tout particulièrement, il faisait pas partie de l'école de l'imaginaire. C'était quelqu'un d'assez marginal par rapport à ça. Il croyait pas du tout aux archétypes, à Jung, aux thèses du Durand, tout en reconnaissant que c'était un très grand chercheur mais ça l'intéressait pas du tout, même pas de les critiquer. Il avait vraiment autre chose à faire pour lui, de critiquer Marx, Durand ou Jung ça l'intéressait vraiment pas il était complètement à part par rapport à ça.

École ou pas école ? Consensus autour du Durand ?

Autour du Durand il y avait plus qu'un consensus, c'était une fusion admirative pour le maître, oh là là c'était le grand patron, un des derniers mandarins de l'université.

et donc vous, ancien élève vous ne vous inscrivez pas dans cette filiation ?

Alors, eh bien partiellement, il m'a beaucoup amené sur l'imaginaire mais dans mes propres recherches j'ai été amené à reconsidérer cette acception de l'imaginaire que je trouve très limitée. Pourquoi ? Parce qu'elle ne permet pas de comprendre la modernité voilà exactement. La modernité qu'est ce que c'est ? C'est justement l'idée que rien n'est dit, rien n'est écrit, je suis plus près de l'acception de Castoriadis maintenant. On peut décider de tout. Les mythes sont une explication partielle de la réalité, on peut pas dire que tout a été dit dans les mythes etc. Comme la modernité, la contemporanéité m'intéresse je me suis peu à peu séparé des thèses du CRI vous voyez, mais sans conflit, sans rien.

La thèse du Durand en 2 mots , dans *Les structures anthropiques de l'imaginaire*, de Gilbert Durand, sa grande bible, qu'est ce qu'il a dit ?

Il a dit « Ben voilà les images peuvent se classer, aussi bien que la table des éléments chimiques, que les espèces, les vertébrés etc. » Il s'est dit : Est ce qu'on pourrait pas classer les images aussi ? Il a dit : oui, il y a trois grands groupes d'images, et à l'intérieur, des sous-images . Ce qu'il appelle des régimes etc. Il a cherché ça dans les grandes œuvres etc. Et l'idée c'est de dire : On a ça, et finalement l'homme ne fait que, les sociétés, l'histoire ne font que répéter ça sous des formes différentes etc. et finalement, l'image sans limite, puis des mythologies, et finalement ces mythologies ont déjà tout dit...

Et sur les collaborateurs de Pierre Sansot

Pierre Sansot était, comment dire, un chercheur solitaire, eh bien comment dire ? Il n'était pas esseulé, il avait beaucoup de liens, mais il travaillait avec personne d'abord.

Et pourtant il a collaboré dans des études sur les villes de Montpellier et Narbonne ?

Oui je vais vous dire, c'est même pas des collaborations qu'il avait, il pouvait y voir des productions

collectives dans lesquelles il s'inscrivait, mais c'est bien ça, il s'inscrivait dans des productions collectives dans lesquelles il était pas souvent à l'honneur, dans lesquelles ces idées étaient à côté d'autres idées, vous voyez, mais il ne faisait pas école, il ne faisait pas groupe de recherche, il ne faisait pas maître avec des suiveurs hiérarchisés etc. Pas du tout.

D'ailleurs il croyait pas à la recherche collective, il me disait même il ne croyait pas à des équipes de recherches, il disait que ça servait à rien qu'on perdait du temps [...]

Il était hors institution collective de recherche et hors pratiques de recherches collectives. C'est un solitaire qui connaissait beaucoup de gens, qui était apprécié par beaucoup de gens, et qui appréciait beaucoup de monde, il appréciait beaucoup de chercheurs, beaucoup d'écrivains tout ça mais...

Il avait, c'est la deuxième chose, aucun maître, aucune référence première, on peut pas dire qu'il était bachelardien, ou qu'il se revendiquait de Husserl, ou de Merleau Ponty, non. Il les citait à peine de temps en temps mais voilà, c'est tout, il citait d'ailleurs très peu de monde. Vous voyez ? C'est très significatif de cet individu, très individualiste, très solitaire dans sa démarche, très marginal par rapport à tous les groupes de recherches, à toutes les institutions de recherches à tout les collectifs de recherches, des collaborations ? presque jamais, il y avait des productions où il s'invitait, par opportunité ou parce que ça lui plaisait. Il en avait même pas besoin, il était déjà reconnu pour produire comme ça. Voilà, c'est parce que ça lui permettait de, bah, d'exprimer ses idées, ou de les parfaire, y cherchait pas vraiment à débattre non plus, c'était pas comme un débatteurs comme ça, qui allait tester ses idées ou les défendre à tout prix, si les gens n'étaient pas d'accord avec lui, il disait, « ils comprennent pas, eh bien ça va, j'insiste pas ».

Des filiations de Pierre Sansot dans la recherche ?

Les gens de peu

Pierre Sansot, par ses récits, sa méthode de recherche, son type de production, ne pouvait alimenter directement un chercheur, il ne pouvait l'alimenter qu'indirectement. Par exemple, je prend ce qui peut être très significatif de Pierre Sansot, un de ces ouvrages les plus célèbres Les gens de peu Tout le monde l'a cité parce qu'il y a eu un réel apport. Il existe une réalité sociale, collective, humaine, disait-il, qui échappe aux catégories socioprofessionnelles de l'Insee ; les gens dont je parle qui sont dans un espèce de dénuement, ne sont pas chômeurs, ne sont pas exclus, ne sont pas marginaux, or les chômeurs, les exclus et les marginaux sont un petit peu des concepts de la sociologie la plus institutionnelle qui soit, la plus connue... Oui et non ces gens de peu ils sont pas marginaux, ils sont pas exclus, il existe cette réalité là. Alors la tout le monde s'en ai saisi de ça mais ça a pas donné lieu à des recherches etc. Il a jamais alimenté directement, ça a toujours été indirecte, il dévoilait des réalités qui pouvaient être ou non au sérieuse. En s'inscrivant dans la production livresque il était alors pris au sérieux, parfois trop même.

Poétique de la ville

C'est comme la poétique de la ville. Pourquoi il a intéressé les urbanistes dans la poétique de la ville ? Tout d'un coup, il se dit : il y a une réalité conceptuelle de la ville qu'on appelle l'urbain et les urbanistes et les chercheurs utilisent beaucoup de concepts relatifs à la ville et à l'urbain etc. Il est parti du concept scientifique comme il dit, mais tout les chercheurs ont tendance à oublier que le concept n'épuise pas le réel. Aussi vrai soit-il, il n'épuise pas le réel, la réalité, c'est du Max Weber à la lettre. Et c'était : moi je vois les urbanistes, les chercheurs parlent, et les enseignants de l'urbanisme parlent d'une réalité urbaine qui est, comment dire ? Partielle voire un peu trop abstraite, moi je dis qu'à côté de l'urbain, il y a la ville - alors quelques fois il a opposé l'urbain et la ville - cette ville qui est faire de passants, de clochards, d'hommes traqués, de bistrotts, de bars, et de

la différence qu'il y a entre, de brasseries, de places publics, de jardins publics, une ville est faire d'odeurs etc... et que tout ça est aussi important du côté, de son triptyque dans poétique de la ville, des trajets, des personnages que des lieux.

Il y a des lieux comme ça, qui ont des mots, et des mots très différents avec des atmosphères, des rythmes, tout ce qu'on veut. Il dit : cette réalité là, elle est tout aussi importante pour l'être de la ville, pour la signification même de la vie urbaine que la préoccupation des transports, que l'aménagement des voies, le périmètre urbain etc. l'intercommunalité, aussi bien les opérations d'urbanisme, que les politiques urbaines. Voilà l'apport de Pierre Sansot.

D'ailleurs je voulais revenir sur cet apport, l'urbanité que Sansot amène à la pratique urbanistique, mais existe-t-il véritable incidence dans l'approche des problématiques urbaines ?

Pas énormément, comment dire ? Pas énormément c'est pas le mot juste, il y a pas eu de programme de recherche, il n'y a pas eu de révolution de la recherche urbaine, mais c'est vrai que des chercheurs comme Pierre Sansot, et des chercheurs proches autour de lui ont pu attirer l'attention sur la recherche institutionnelle en disant : il y a une réalité de l'urbanité telle que Pierre Sansot, l'a dévoilé c'est à dire cette vie urbaine quotidienne, banale, banale c'est le mot important, ordinaire, quotidien, ordinaire, banale ce sont des mots importants dont il faut tenir compte parce que c'est aussi tout un aspect de la réalité de la vie urbaine. Donc les institutions de recherche, moi je m'en souviens un petit peu, ont été sensibles à cela, donc des programmes de recherches ont pu découler sur la vie quotidienne urbaine, sur la banalité, sur l'appropriation par les habitants, la vie habitante, vous voyez tout cet ordinaire, ce quotidien, ce banal. Vous voyez alors là oui mais ça été très indirecte, pas lui tout seul c'est parce qu'il y a eu des tas de gens derrière. Alors par exemple, je vais vous citer un exemple très concret de recherche comme ça de ce type. J'étais très proche de Pierre Sansot avec Henry Torgue a une époque, on avait même fondé l'Équipe de Sociologie Urbaine (ESU) que dirigeait Pierre Sansot, et la ville d'Échirolles nous a demandé un travail précisément sur toute une partie de la ville qu'ils n'avaient pas l'habitude de traiter eux-mêmes par leurs concepts urbanistiques, etc. Et ils nous ont demandé « Qu'est ce que c'est que la vie à Échirolles ? » La ville banale, quotidienne, urbaine des habitants etc. Et donc ça a donné une recherche qui a même été financée à l'époque, par le Ministère de l'Équipement etc. des institutions de recherches du Plan Urbain donc voilà, il y a eu comme ça des choses et ce qui fait qu'aujourd'hui la recherche urbaine, bah effectivement, à l'époque où Pierre Sansot a écrit Poétique de la Ville on ne se préoccupait absolument pas de tout ça. Les habitants qu'est ce que c'était ? C'était des suivistes, enfin je veux dire consommateurs, passifs, c'est à dire qu'on leur propose ça et on leur propose ça pour leur bien et puis voilà. Ce qui se passe à l'intérieur des places publiques, des rues et des bâtiments qu'on leur donne n'avaient que peu d'importance, parce que finalement ce qui prélever c'était l'offre si l'on peut dire et puis à partir du moment où Pierre Sansot disait cette demande - c'est pas le mot qu'il aurait aimé le plus parce que pour lui encore c'est un concept qui réduit énormément la réalité - il l'a placé du côté des pratiques sociales, à l'époque c'était pas évident mais aujourd'hui c'est devenu une évidence donc je crois qu'il a eu cet apport avec d'autres, mais lui principalement, ou lui, en tout cas, fait parti des chercheurs importants qui ont fait qu'aujourd'hui, la recherche, la recherche urbaine, elle parle, non seulement aussi, si vous voulez, de préoccupations conceptuelles, urbanistiques on pourrait dire la macro-socioéconomie ou du macro-urbanisme mais aussi du côté du microsociologie et de la micro-psychologie quotidienne etc ; et que tout ça est bien connu maintenant. Aujourd'hui, il n'y a pas de recherche urbaine sans préoccupation de la pratique habitante, de la vie quotidienne, de l'appropriation, de la relation de voisinage, de la vie de quartier etc. vous voyez. Tout ça c'est quelque chose qui est évident maintenant mais qui ne l'était pas à l'époque où Pierre Sansot écrivait sa Poétique de la Ville, c'est ça l'apport de Pierre Sansot dans la recherche.

La micro-sociologie de PS, elle se fait sur une ville de l'entre-deux-guerres, les lieux que PS décrit dans sa poétique de la ville existent-ils encore ? De nouveaux sont apparus ?

L'approche de Pierre Sansot, l'approche urbaine, notamment de la Poétique de la Ville, est datée, en parti daté, ça veut dire dépassée. Pourquoi ? Parce qu'il s'est intéressé à des figures urbaines comme la prostitué ou le clochard. Le clochard a disparu, la figure du clochard sympathique, chaleureuse, a disparu mais qui a existé, et remplacé par le SDF avec ses problèmes sociaux. Les gens pouvaient se sentir bien en présence d'un clochard, dans la poétique de la ville de Pierre Sansot comme au près d'une prostituée d'ailleurs, alors qu'aujourd'hui, la figure de la prostituée a changé, la figure du marginal aussi, le clochard, c'est devenu un SDF qui a une autre figure, peut-être plus inquiétante, plus culpabilisante, etc. C'est tout à fait une autre problématique. Oui c'est vrai, donc par exemple, Pierre Sansot ne parle jamais des grandes surfaces commerciales dans sa poétique de la ville, c'est vrai que la petite boutique... Aujourd'hui c'est vrai, il faudrait tout une poétique, si vous voulez, du grand centre commercial..

D'ailleurs est-ce qu'elle a été faite à votre avis ?

Je ne pense pas, peut-être, sans doute, moi je pense que ça a du être fait, comment dire ? Dans les études des centres commerciaux, cette approche « Sansoïste » a été intégrée en disant on ne peut parler des centres commerciaux sans parler de ce que les gens y font dans leur pratique quotidienne, etc. et ça, ça a été intégré oui.

Dans cette évolution de la ville, vous disiez que PS était en opposition avec le terme urbain proposé par Henry Lefebvre, mais finalement énormément d'auteurs à l'heure actuelle, qui disent que l'urbain s'est généralisé ?

Moi je fais parti de ces gens qui ne croient pas à l'opposition ville/urbain. Je pense que ça n'existe pas, c'est un artifice. Je crois que, et ça a été même, un artifice un peu méthodologique pour PS, en disant « Attendez, comment parler de quelque chose qui échappe à la conceptualisation urbanistique ? Bah appelons peut-être ville parce qu'il était excédé alors qu'on parlait d'urbain, d'urbain, d'urbain mais bon.

Aujourd'hui si vous voulez, c'est une boîte à outils les méthodes, pour dire voilà je met l'accent, je change de mot pour dire quelle réalité etc. mais ça a une limite cette opposition ville/urbain, pourquoi ? C'est deux termes synonymes, on peut pas dire que l'un est précédé l'autre historiquement.

Jacques Lévy évoque les gradients d'urbanité, la pensée de Pierre Sansot se spatialise dans ce gradient urbain ? Et pas dans le sub-urbain et le péri-urbain (grand ensemble et pavillonnaires) ? ...)

C'est vrai que l'urbanité dont parle PS est une urbanité datée, d'entre-deux-guerres...Faudrait que Sansot refasse un livre ou qu'un nouveau Sansot écrive sur la poétique de la périurbanité !

D'ailleurs vous savez si PS a travaillé sur la métropolisation par exemple ?

Non pas du tout, rien qu'un terme comme ça il l'aurait réfuté, même métropole il aurait eu du mal, il appelait ça le métalangage, il se méfiait beaucoup de ce métalangage, un langage hyper-théorique.

À tort d'ailleurs d'après moi. Alors pour lui c'était de la méthodologique en se disant : plus on va vers ces mots comme ça, ces concepts plutôt, plus pour lui, il semblait qu'on s'éloignait de la réalité la plus concrète, la plus réelle, la plus significative. Les gens se glissaient dans une abstraction, dans un espèce de métalangage.

D'ailleurs, il a observé ce glissement sémantique, le square remplacé progressivement par l'espace vert... ?

C'est ce que disait Pierre Sansot, il critiquait le mot « espace vert » en disant : mais il y a les parcs, les squares, les jardins publics, il y a toute une déclinaison comme ça de réalités différentes et très très riches de la ville, et les gens savent très bien selon leur humeur ou leur moment, ou le temps qu'ils ont, s'ils sont vieux, s'ils sont enfants, beaucoup de choses qui font qu'il vont préférer un square à un parc, ou un parc à un square inversement, ou un jardin public plutôt qu'un parc etc. C'est toute cette réalité là, qu'il appelait sensible, multiple, foisonnante, qu'un grand mot comme ça, urbanistique, les « espaces verts », un grand mot de ce qu'il appelait l'« urbain » à l'époque fait oublier tout ça. Et si on se met à faire des espaces verts partout on va aller contre la ville donc il a pu alarmer là dessus les urbanistes à l'époque mais maintenant tout ça est rentré dans mœurs. Maintenant on sait très bien qu'il suffit pas de parler d'espaces verts. Dans les services d'espaces verts des collectivités, on sait qu'il y a toute une déclinaison des choses à faire, ça a été un des apports de Pierre Sansot. Pareil pour sa déclinaison entre un bar, un bistrot, un café ce ne sont pas des réalités similaires mais différentes.

Mais est-ce qu'on est capable en nous même de faire les différences que lui même arrivait à distinguer ?

C'est parce que les gens faisaient cette différence là, il y avait une forme d'humilité en disant : mais attendez, non, les gens emploient des mots différents, ils ont des posture différentes, des costumes différents et selon qu'ils vont choisir un moment de la semaine ou de la journée d'aller à une brasserie du centre, illuminée, clinquante, brillante ou se retirer pour lire un journal et prendre un café pendant 2h dans un bistrot. Vous voyez, il avait même conscience, à l'époque, que peut-être les bistrotis disparaissaient. Il disait : il y a des pratiques différentes et des élections différentes selon les humeurs des gens, les moments des gens, leur mode de vie etc. Donc ça, ça vaut pour les jardins, pour les bistrotis, pour les places, pour les rues, les ruelles, les impasses... Tout ça quoi, et là il disait non, il y a des choses différentes, il n'y a pas que des voies dans la ville pour les flux, ce que les ingénieurs appellent d'ailleurs des tuyaux, il disait non il y a des rues, des ruelles, des boulevards, des avenues et les gens pratiquent ces espaces différemment selon ce qu'ils ont à faire, selon leur humeur, ou selon leur goût ou leur dégoût de la ville, voilà c'est ça qui était vraiment intéressant.

Et vous pensez que maintenant c'est intégrer dans les pratiques urbanistiques ?

C'est rentré comme une banalité maintenant, comme une évidence même que bon, on oublie même que c'était des choses absolument impensées il y a 30-40 ans de ça, des choses complètement occultées par l'urbanisme opérationnel.

Vous savez les sciences avancent comme ça, et il y a des points de non retour. Cette préoccupation des significations foisonnantes, riches, multiples de la ville qui fait que le jardin, le parc ne se réduisent pas à un espace vert etc. ça a complètement imprégné la culture, la connaissance et le savoir urbain, vraiment ! Ça je veux dire que c'est un truc, je peux en témoigner. Pierre Sansot, ce qu'il représentait, ça a pas été du tout une parenthèse comme ça, enchantée, sur la ville, et paf, une fois qu'il est mort ça existe plus, on reviendrait aux espaces verts, aux voies, vous voyez, non non ! Je pense que ça a d'ailleurs fait avancer l'urbanisme.

Finally sa thèse Poétique de la Ville s'inscrit en rupture de la pensée urbaine des années 70', quels sont les autres auteurs ?

A l'époque celui qui régnait, mais c'était quelqu'un de très bien, c'était Henry Lefebvre. Il y avait Henry Lefebvre et il y avait à l'époque surtout la sociologie urbaine marxiste. Donc voilà, tout s'explique par les rapports de classe, les luttes des classes et les luttes économiques à l'intérieur de la ville, donc vous voyez, à l'époque, parler en disant que tout ne se réduit pas à la lutte des classes urbaines c'était rare. A l'époque la sociologie urbaine marxiste, il y avait des interdits idéologiques qui pesaient sur certains types de recherches, même pour citer certains auteurs. L'université a beaucoup souffert de tout ça, il y a eu tout un rejet, un retour de bâton très important après.

On pouvait être de gauche, c'était pas la question. On pouvait même être de gauche en disant que l'on cherche une plus grande justice sociale, un plus grand partage, des bénéfices... c'est pas la question. La question s'était : si on citait Max Weber tout ça, on était très mal vu. Je dis ça parce que l'ouvrage de Pierre Sansot sort à cette époque là, donc pour la plupart des gens à l'époque c'était de la superstructure, de l'idéologie. Ils appelaient ça de l'idéologie. C'était non réel, inutile. C'était de la culture bourgeoise etc.

En fait, bon, peu à peu, Pierre Sansot a eu le droit de cité parce que on est revenu à une réelle pratique scientifique, l'approche marxiste est une approche parmi tant d'autres, elle a sa particularité, sa limite, sa marge d'erreur, et tout ça doit être passé au crible, voilà, comme toutes les approches de toutes les écoles de pensées et de toutes les thèses possibles.

A propos des sciences de la communication, la mise en récit (L. Matthey) et à propos de l'approche sensible/sensoriel, risque de contrôle d'ambiances.

D'abord, il ne faut pas voir de filiation directe entre, disons, ce que Pierre appelait approche sensible, c'est compliqué, ça se limite pas simplement à l'appellation philosophique classique, c'est à dire, l'univers des sens, c'est à dire l'ouïe, le toucher, l'odorat, le goût etc. C'est au sens phénoménologique, le sensible. Pour Pierre Sansot, il faut être attentif à ce que l'on perçoit, à ce que l'on perçoit même à la limite de l'imperceptible. Ça relève d'une discipline, c'est pas le simple sens passif, c'est un sens pour la perception, même l'écoute des gens, des pratiques les plus minuscules, les plus ordinaires, les plus apparemment insignifiantes. Il y a toute une discipline, une ascèse, un art, vraiment, comme un peintre, d'observation. Observer puis être habituer. C'est de l'hyper-sens on pourrait dire. C'est pas le sens banal de tout un chacun, donc il y a là de la pratique de recherche déjà, qui se fonde sur l'expérience, la répétition de l'expérience etc. l'habitude, les leçons tirées des expériences précédentes, donc une véritable démarche importante sur la durée, sur la répétition de l'expérience, des terrains etc. Donc observation, perception, c'est le premier temps.

Le deuxième temps c'est la description, une description très détaillée, minutieuse et Pierre Sansot c'est avant tout un observateur descripteur. Et cette observation, par les sens, permet d'en tirer le sens, la signification, voire l'essence même, c'est en ce sens qu'il est phénoménologique : partir de la perception pour arriver à l'essence, à ce qui est essentiel etc.

Donc vous voyez, son sensible à lui c'est pas simplement, l'univers, comment dire, odorant du métro.

Mais il est clair que Pierre Sansot a pu contribuer très indirectement à cette préoccupation du sensoriel. Le sensoriel, au sens où effectivement, l'odeur, la vue, la mise en décor etc. qui existent dans les grands magasins, dans les métros ou même dans l'architecture qu'on appelle aujourd'hui sensoriel. L'architecte qui a remporté le premier prix à l'exposition universelle de Shanghai, je crois que c'est Ferrier, parle de la ville sensorielle. Comment la ville ne se réduit pas uniquement à des concepts abstraits mais il y a le sensoriel qui est important sur les odeurs, la vue, la lumière donc voilà, Pierre Sansot a pu comme ça, très indirectement, mais on ne peut pas dire qu'il en est l'auteur.

Puis, troisième et dernière chose que je voulais dire, les chercheurs ne sont pas maîtres, ne contrôlent pas tout à fait les avatars que peut en faire la récupération marchande etc. quelques fois pour le pire et pour le meilleur, quelques fois c'est très mauvais au départ puis ça s'améliore, ou l'inverse, les produits dérivés je dirais. Il faut faire confiance à notre société pour que ces produits dérivés ne soient pas trop catastrophiques, on verra bien.

Pierre Sansot et la mise en récit de la ville ?

Il y a plusieurs choses, d'abord la mise en récit de la ville. Est-ce que ça s'applique vraiment à Pierre ? On peut dire qu'il y a une mise en récit parce qu'à travers Pierre Sansot, la ville se raconte, la ville parle, o.k c'était pour préciser.

Récit d'urbanisme à l'urbanisme de récit

C'est la fin d'un mythe, au sens bête du terme, celui que l'urbanisme pouvait tout résoudre. Ça s'est fini. C'est fini, il y a encore des gens comme ça qui peuvent croire ça, il y a même des avatars des choses comme ça de cette pensée là, ce que j'appelle la pensée spatialiste, c'est à dire que cette idée selon laquelle l'espace induit le social d'une manière ou d'une autre. Effectivement, il y avait là, mais ça n'a rien à voir avec le progrès, ce que Marcel Roncayolo appelle la pensée totalitariste de l'urbanisme, cette idée que l'urbanisme pouvait tout faire, régler les problèmes de délinquance, tout ce qu'on veut, de lien social, de violences urbaines, alors que tous les sociologues, les anthropologues ont signalé que c'est autre chose que l'urbain, c'est au moins autant politique, démocratique, économique mais c'est pas urbanistique ou très secondairement urbanistique. Alors ça, c'est quelque chose qui est fini dans l'urbanisme. Je voudrais dissocier le progressisme du spatialisme. D'ailleurs, le spatialisme n'était même pas un progrès, c'était pas un progrès de la pensée, c'était pas un progrès de la pratique urbanistique, c'est vraiment ce que Roncayolo appelait une impasse totalitaire, autoritariste.

Pourquoi l'utilisation du mot « Poétique » de la ville ?

Comment dire, c'est ce qu'on a dit précédemment, c'est à dire à côté d'une ville réglementaire, urbanistiquée par les institutions urbaines, une ville comptabilisée, une ville mise sous graphique, il y a tout un univers de significations, prodigieuses, minuscules qui relèvent de l'habitant poète, qui trouve des significations merveilleuses, qui s'enchantent de ces minuscules petits parcours, petites places, petits bistrot etc. Tout un univers poétique au sens de la poésie, la poétique fait d'enchantements renaissants, recréés quotidiens etc.

Une poétique de la ville à côté d'une réglementation de la ville, une urbanistique quantitative, graphique, conceptualisée,

Des filiations de Pierre Sansot ?

J'en vois pas, c'est plutôt quelqu'un dont la pensée a imprégné, diffusé, un peu partout, dont on s'est approprié, « Les gens de peu » tout le monde en parle, même un épisode de *Navarro* a été intitulé « Les gens de peu ». Comme tout, je crois que les pensées fortes et justes, elles se diffusent, elles imprègnent et on en oublie les auteurs parce que cela va tellement de soi, je pense que c'est ça. Je connais pas non plus de gens qui se revendiquent de Pierre Sansot très directement, même en le citant.